

ici & ailleurs

DOSSIER SPÉCIAL



Shikwakala

Quand la science rencontre
les sagesses ancestrales

Tchendukua 

lettre d'information **TCHENDUKUA** n°28 | 2023

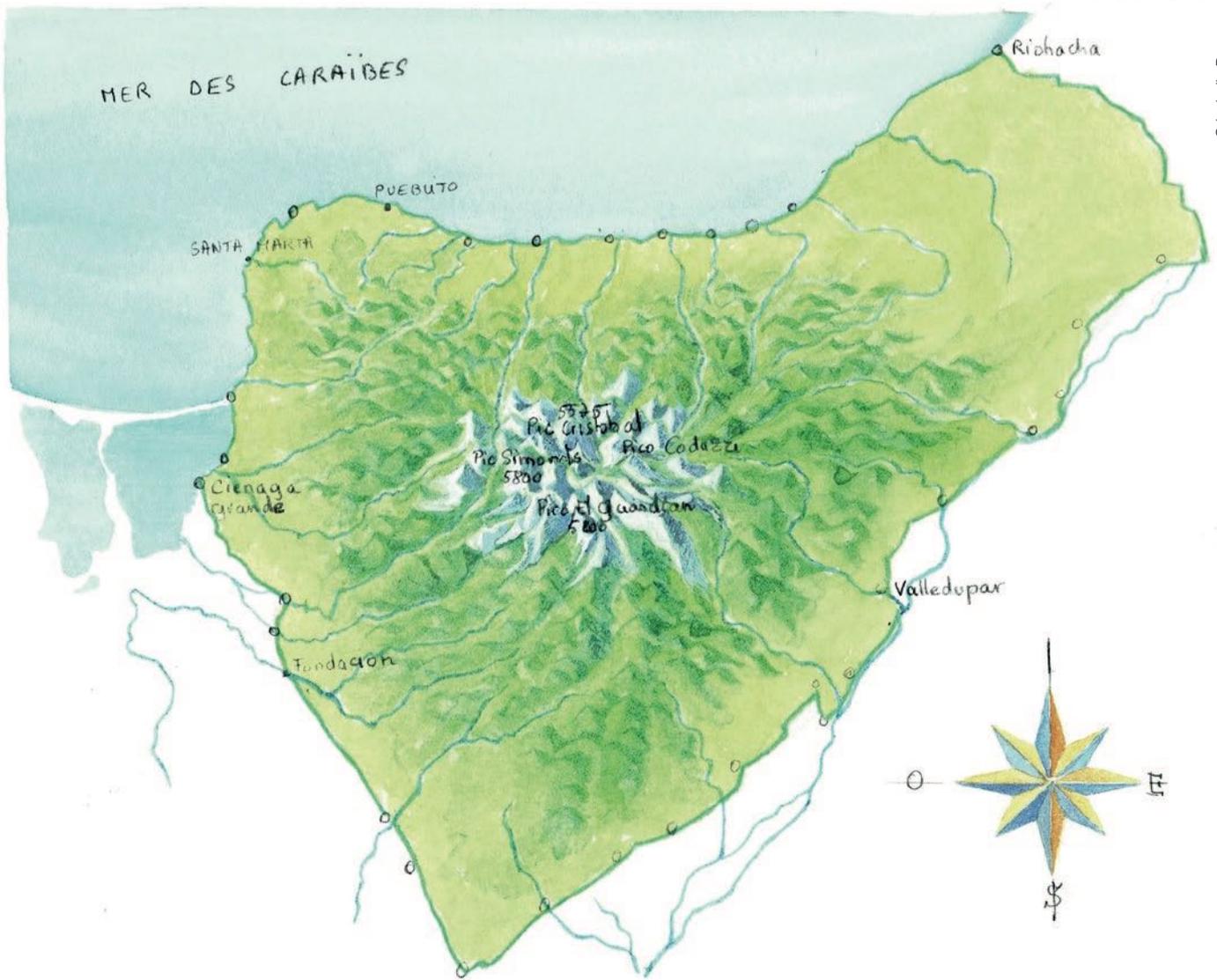
Les rosées du matin
Emma Haziza, *hydrologue*

Soigner le vivant
Nathalie Michel,
physico-chimiste

Les Kogis doivent être écoutés
pour le bien de l'humanité
Gilbert Cochet et Béatrice Kremer-Cochet,
naturalistes

Rendez-vous
en terre kogi
Cédric Villani, *mathématicien*

Retisser les fils de
nos mémoires
Céline Leandri, *archéologue*



Nouvelles des projets en Colombie, *Pauline Thiériot* p. 04

Nouvelles des projets en France p. 06
Eric Julien et Lise Fabbro

Dialogue des mondes, *Eric Julien* p. 08

Paroles de Luis Alimaco et du gouverneur kogi p. 10
Pauline Thiériot et Lise Fabbro

Les rosées du matin, *Emma Haziza* p. 12

Soigner le vivant, *Nathalie Michel* p. 14

Les Kogis doivent être écoutés pour le bien p. 16
de l'humanité, *Gilbert Cochet et Béatrice Kremer-Cochet*

Rendez-vous en terre kogi, *Cédric Villani* p. 18

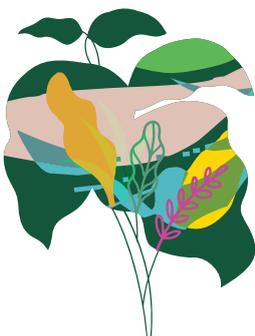
Retisser les fils de nos mémoires, *Céline Leandri* p. 20

Colonialisme vert, *Pauline Thiériot* p. 23

Histoire d'un logo, Remerciements, *Eric Julien* p. 25

Les dessous de la lettre p. 27

Programme Shikwakala 2023 p. 28



sommaire



Chèr(e)s Ami(e)s,

Shikwakala... Un terme kogis pour désigner les trames invisibles qui maintiennent vivantes les composantes du monde. C'est le terme choisi par le gouverneur kogis Arregocés Conchacala pour nommer le nouveau programme de diagnostic de santé territoriale que nous initions en 2023 avec les autorités spirituelles de la Sierra Nevada de Santa Marta et des scientifiques occidentaux. Ce dialogue avec les «grands frères» comme ils se nomment eux-mêmes, et commencé dès 2009, a donné des tournées (2012, 2015), le projet Zigoneshi (restitution d'objets en or, 2016), le Festival de la photographie d'Arles (2017), un premier prototype de diagnostic territorial dans la Drôme (2018), le voyage de Judith Nuvita en Europe - la seule dentiste kogis - (2019), un colloque à Genève, ville choisie par les Kogis comme ville de paix (2021) et enfin une première phase en Colombie puis à Genève tout récemment.

Pourquoi s'obstiner à dialoguer encore et encore ? Dans une période où l'on sépare beaucoup, l'on maintient dans des silos de pensée, l'on instille de la peur et de la colère, nous sommes convaincus que c'est ensemble, dans nos altérités, que se trouvera un bout de solution. A quoi bon se battre pour notre futur commun - climat, biodiversité, eau... - si nous restons le plus souvent incapables d'être et de vivre ensemble, dans nos familles, dans la société, dans le monde ?

Alors oui, ensemble re-créez du lien pour oser se confronter à la réalité de la complexité du monde (dont Edgar Morin nous donne sa définition : ce qui est tissé ensemble ; ce tissage si cher aux Kogis qui est pour eux une manière essentielle de penser le monde). Ensemble dans ce visible qui semble gouverner notre quotidien d'Occidentaux, avec son matérialisme, son lot de process, de richesses mesurables et trop souvent excessives, son ubris... mais aussi ensemble dans l'invisible sans lequel rien n'est concevable dans les cultures autochtones et que nous oublions trop : la relation, la créativité, les sens, l'amour, l'intuition, les interrogations... ; cet invisible qui fait la force et la richesse de notre humanité, celle-là même dont nous avons besoin à l'heure où les «intelligences» artificielles se développent. Nous faisons le pari de tenter de quitter le OU au profit du ET en cessant d'opposer visible et invisible, savoirs occidentaux et connaissances autochtones, approche analytique et approche holistique. Dès lors, «l'improbable peut surgir et un autre futur devient possible» (Yannick Roudaut). Aujourd'hui, ce sont des dizaines de personnes, dont

de grands mamus kogis, le gouverneur Arregocés Conchacala lui-même et de nombreux scientifiques européens qui participent au projet aux côtés de nos équipes en France, Colombie, Suisse et tous nos partenaires. Par le dialogue, nous tentons d'ouvrir d'autres fenêtres pour le futur.

Mais pour commencer ce dialogue, il y a besoin de découvrir : c'est le sens des interventions que nous multiplions dans les écoles, collèges, lycées, en impliquant des grandes écoles et des entreprises. Les jeunes générations sont très sensibles à ces sujets et leurs réflexions souvent touchantes et profondes. Toutefois, si cette sensibilisation est nécessaire, elle n'est surtout pas un appel au voyage dans la Sierra Nevada de Santa Marta. Le tourisme est devenu un des fléaux qui menacent les habitants de la Sierra et impactent sur leur mode de vie : le touriste les dérange et trop souvent ne les écoute pas, prétendant même parfois leur donner des leçons, se souciant de ce qu'il va apprendre, pour lui, non pour eux. La Sierra reste aussi un territoire très dangereux et pour cette raison nous ne montrons jamais les photos de notre équipe sur place. Le contact est cependant permanent et c'est ensemble que nous travaillons pour nos projets.

Et puis, il y a ces rachats et restitutions de terres que nous poursuivons sans relâche depuis 26 ans : 86 hectares déjà en 2023 dont une grande partie sera dédiée à la régénération de forêts, comme chaque fois. Des terres que les peuples de la Sierra ne considèrent pas comme de simples parcelles mais comme une partie d'un corps territorial dans lequel le vivant va pouvoir se réinstaller, enfin, parfois après des siècles de maltraitance ; dans lequel ils pourront faire un travail de soin non pour eux mais pour l'ensemble de l'humanité, comme ils le disent. Ils ne peuvent pas le faire seuls et lors du premier diagnostic en 2018, le mamu Bernardo nous invitait à «remettre du vivant dans chacun de nos actes». N'y a-t-il pas urgence à prendre soin du vivant, donc de nous ? L'invitation demeure, plus nécessaire que jamais, merci à toutes celles et ceux qui l'ont compris et tentent de la transformer en actes, à Tchendukua ou ailleurs.

**Michel Podolak,
Président**



*Italie 8%, Espagne 14% - données Union Européenne Bioressources.

En Colombie

Nouvelles des projets menés avec les communautés kogis, wiwas et arhuacas

Par Pauline Thiériot



Vallée de Mendihuaca

En avril 2023, notre petite équipe a retrouvé le chemin de la vallée de Mendihuaca. C'est ici que les premières terres ont été achetées et restituées aux Kogis par Tchendukua, grâce notamment au soutien de la marraine de Tchendukua Françoise Callier. Peu à peu, des terres ont été achetées en haut, au milieu et en bas de la vallée, pour une surface totale de 920 ha, permettant l'installation d'une cinquantaine de familles. Au cours des prochains mois, de nouvelles terres devraient venir compléter les pièces du puzzle.

Après un accueil chaleureux, où les chants et danses traditionnelles étaient à l'honneur, s'est ouvert un temps de dialogue. Car ce séjour dans la vallée n'était pas une visite ordinaire : **six scientifiques de différentes spécialités se sont joints à nous, pour nourrir le dialogue** entre science et connaissances traditionnelles kogis. A l'ombre d'une pierre « sacrée », dans une *nuhé*, ou au cours de longues marches sur leurs terres, des échanges passionnants sont nés sur le rapport au territoire, les sites « sacrés », les étoiles, les grenouilles, l'eau, les pétroglyphes...

Nos hôtes nous ont guidés à travers la vallée, à la découverte des terres restituées et de celles qu'ils cherchent à récupérer. Ce qui frappe d'abord, lorsque l'on parcourt ces terres, c'est le contraste saisissant entre les parcelles restituées aux Kogis et les autres : la récupération de la végétation y est souvent spectaculaire, parfois sur des temps assez courts – une dizaine d'années. D'autres zones sont consacrées aux cultures vivrières : maïs, yuka, arbres fruitiers...



Pourtant, la terre ici a été fortement maltraitée. A plusieurs reprises, les Kogis qui nous accompagnaient nous ont fait remarquer certains types d'herbes : ce sont des plantes bio-indicatrices qui témoignent de la pollution passée. Elles sont un héritage des fumigations menées dans le cadre du plan Colombia, de 2002 à 2010 : avec l'objectif de mettre fin aux cultures illicites, de vastes zones, y compris des terres kogis, ont fait l'objet d'épandage par avion de glyphosate. Les cultures vivrières ont été détruites, les sources d'eau, contaminées. Aujourd'hui encore, les Kogis s'efforcent de réparer les dégâts en revitalisant la terre par leur travail spirituel traditionnel, et par des plantes et arbres spécifiques qui vont dépolluer le sol. Ils prennent aussi soin des sources d'eau, notamment en semant certaines espèces en des points précis, pour les protéger et favoriser l'infiltration.





Chez les Wiwas : eau et terres

La restitution de terres ancestrales se poursuit aussi avec les communautés wiwas, sur le versant sud de la Sierra. Début 2023, deux nouvelles terres ont été acquises et remises aux Wiwas, avec le cofinancement de l'organisation wiwa OYWBT : Monte Oscuro (29 ha) et El Tamaco (57 ha), situées dans la vallée du Río Ranchería. Avec ces deux nouvelles restitutions, **ce sont en tout 2 472 ha qui ont été remis aux Kogis et aux Wiwas** depuis la création de l'association en 1997. Ces dernières années, l'association a adopté un nouveau fonctionnement pour acheter des terres, avec les Kogis comme avec les Wiwas : ce sont désormais des facilitateurs autochtones qui se chargent de pré-identifier les terrains, d'effectuer les premières recherches de documents légaux et d'assurer la coordination avec les vendeurs et les représentants de leurs communautés. Cette façon de procéder permet aux membres des communautés de renforcer leurs compétences et leur autonomie, tout en évitant des déplacements sur le terrain des représentants de Tchendukua, limitant ainsi les risques en matière de sécurité et de spéculation.

En terres wiwas, un autre projet prend de l'ampleur : le programme de **préservation et restauration des sources d'eau dans la vallée de Tezhumake**, mis en œuvre avec le soutien de l'Office de l'Eau de Guyane. Dans cette zone de forêt tropicale sèche, particulièrement touchée par les changements climatiques, le manque d'eau devient de plus en plus criant. Les communautés, avec l'appui de Tchendukua, ont donc décidé de prendre les choses en main. Dans les écoles wiwas, des ateliers sont organisés pour transmettre les connaissances traditionnelles sur l'eau et permettre aux habitants de devenir « gardiens de l'eau ». Les enfants y découvrent l'importance de l'eau et son rôle dans la tradition wiwa : « *L'eau c'est la vie. Les anciens disent que l'eau, c'est une femme* », témoignent les élèves de l'école de Tezhumake.

La vallée de Mendihuaca reste emblématique des projets de Tchendukua, et des effets positifs de la restitution de terres. Mais cette bulle, où tout semble si paisible et harmonieux, est aussi confrontée à une réalité amère. Bien que le retour des Kogis ait permis une certaine pacification de la zone, la situation sécuritaire reste critique, et plusieurs groupes armés sévissent dans la région. Le tourisme de masse constitue aussi une menace toujours plus présente, grignotant les territoires, amenant avec lui pollution, accaparement des ressources et destruction progressive de la culture. C'est aussi pour cela que les projets de Tchendukua accordent de plus en plus de place à **la préservation et la transmission des savoirs traditionnels** aux jeunes générations : pour que, sur ces terres restituées, les Kogis puissent continuer à vivre selon leur culture et à réparer la terre.

Restaurer les sources d'eau va de pair avec la protection et la restauration de la végétation. Une serre a été créée, produisant des plantes destinées à la régénération de la biodiversité et aux cultures vivrières. Ce sont, entre autres espèces, 600 *caracolis* qui vont être plantés, arbre natif menacé qui joue un rôle clé dans la régulation des cycles de l'eau. Des cuiseurs écologiques sont aussi testés, dans la communauté de Tezhumake, pour que les familles puissent répondre à leurs besoins en bois de cuisson sans avoir à exercer une pression excessive sur la forêt.

Faire vivre la culture arhuaca

Du côté des communautés arhuacas, les projets prioritaires concernent la préservation de la culture et la réappropriation du territoire, fortement menacés, tout comme dans les sociétés kogis et wiwas. Au programme, dans une communauté installée sur des terres ancestrales récemment récupérées : identification et protection des sites « sacrés », appui à la pratique traditionnelle du tissage, construction de *Kankuruas* (temple et lieu collectif), appui à la mise en place de cultures vivrières...

Pour les Arhuacos, comme pour les Kogis et les Wiwas : préserver et transmettre les savoirs ancestraux devient un enjeu vital, qui s'étend même au-delà de la Sierra. C'est aussi pour cela que Tchendukua a ouvert une page de dialogue entre connaissances des peuples de la Sierra et science : pour que ces précieux savoirs soient enfin reconnus à leur juste valeur, et viennent inspirer une nouvelle alliance avec le vivant.



En France, Shikwakala¹ ...

quand la science rencontre les sagesse ancestrales

Par Eric Julien et Lise Fabbro



Après 500 ans de conquête, un dialogue respectueux et historique est né entre Kogis (Colombie) et scientifiques occidentaux pour la résilience de nos territoires et l'exploration d'autres façons de penser le monde.

Pour la deuxième édition, **du 25 septembre au 17 octobre 2023**, l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs réunit des Kogis, peuple de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie, et des scientifiques de différentes spécialités pour partager leurs connaissances et mener ensemble un diagnostic de territoires fragilisés et urbanisés en Suisse et en France. Un regard croisé pour changer notre regard sur le monde afin de rétablir les équilibres environnementaux et mieux préserver nos territoires. En 2022, le système ancestral de connaissances des Kogis a été reconnu par l'UNESCO patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Après la Drôme en 2018, le bassin du Rhône, de sa source à l'embouchure, sera le principal lieu de cette étude : de Genève, à Lausanne, en passant par Lyon ou Grenoble. L'équipe se rendra également en Corse sur un site mégalithique et en Ile-de-France. Des ateliers de résonance sont prévus avec des scientifiques et

des représentants de la société civile. **Des conférences permettront également de partager avec le grand public et la jeunesse ce processus de dialogue unique : à l'INSA à Lyon le jeudi 5 octobre, à Grenoble le lundi 9 octobre et à La Seine Musicale à Paris le dimanche 15 octobre.** Enfin, ce diagnostic sera rythmé par des temps plus institutionnels dans les villes de Genève, Lyon et Grenoble.

Selon Eric Julien, co-fondateur et directeur de Tchendukua, «ce dialogue permet de progresser dans la compréhension des dynamiques territoriales, leurs fonctionnalités, leurs points de vulnérabilité. En 2024, ce sera la 500^{ème} année après l'arrivée des conquistadores en Colombie. Que nous soyons capables aujourd'hui de dialoguer en paix, dans le respect et l'écoute de chacun, est source d'espoir pour notre humanité ! ».

1. «Shikwá est un fil invisible, créé dans l'esprit, qui enveloppe la terre entière d'est en ouest, formant un réseau de connexion entre la terre, le soleil et le reste de l'univers, ce qui rend possible sa rotation constante. Nous appelons cela Shikwakala.» Shikwakala. El crujido de la Madre Tierra, OGT organisation représentative du peuple kogi, 2018. C'est le terme choisi par le gouverneur kogi Arregocés Conchacala pour nommer le projet de dialogue avec les autorités spirituelles de la Sierra Nevada de Santa Marta et des scientifiques occidentaux.

Témoignage de Jean-Louis Michelot, parrain du projet



Jean-Louis Michelot,
géographe et naturaliste,
parrain du projet
Shikwakala aux côtés
de Philippe Descola et
Barbara Glowczewski
anthropologues, l'écrivain
Jean-Marie Gustave Le

Clézio ou encore de la philosophe Isabelle Stengers, répond à quelques questions de Tchendukua. Il s'intéresse à une approche sensible de la nature. Son livre « Sur le Rhône - Navigations buissonnières et autres explorations sensibles » témoigne de sa grande connaissance et du lien fort qu'il développe avec ce fleuve d'Europe.

D'après vous, qu'est-ce qu'un diagnostic de santé territoriale croisé avec les Kogis peut apporter ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer ?

Les approches uniquement techniques et scientifiques ne peuvent pas permettre de comprendre l'ensemble de ce qui fait un fleuve. Hydrauliciens, hydrobiologistes, hydrologues, et tant d'autres..., nous abordons l'environnement par des visions spécialisées qui nous font perdre la conscience du global, du non-mesurable, de l'imaginaire... Le diagnostic croisé avec les Kogis devrait être passionnant, parce qu'il permettra de découvrir une autre lecture du monde, a priori plus systémique que la nôtre. Grâce à cette rencontre, Suisses et Français devraient être amenés à prendre du recul, à se décaler, à élargir leur perception.

Quel est votre lien avec le Rhône ?

Depuis que, enfant, je suis venu habiter dans sa vallée, j'ai cherché à découvrir ce fleuve. Dans mon corps, en le parcourant du glacier à la mer : à pied, à vélo et surtout en kayak ; dans mon esprit, à travers des études de géographie ou mon travail dans l'aménagement du territoire ; dans ma sensibilité enfin, par l'écriture ou la contemplation. Aujourd'hui, j'ai plaisir à le faire découvrir, lors de spectacles et de randonnées où j'emmène le public en compagnie de musiciens et de comédiennes.

Quels sont les grands enjeux du fleuve aujourd'hui ? Quelles sont les menaces qui pèsent sur lui ?

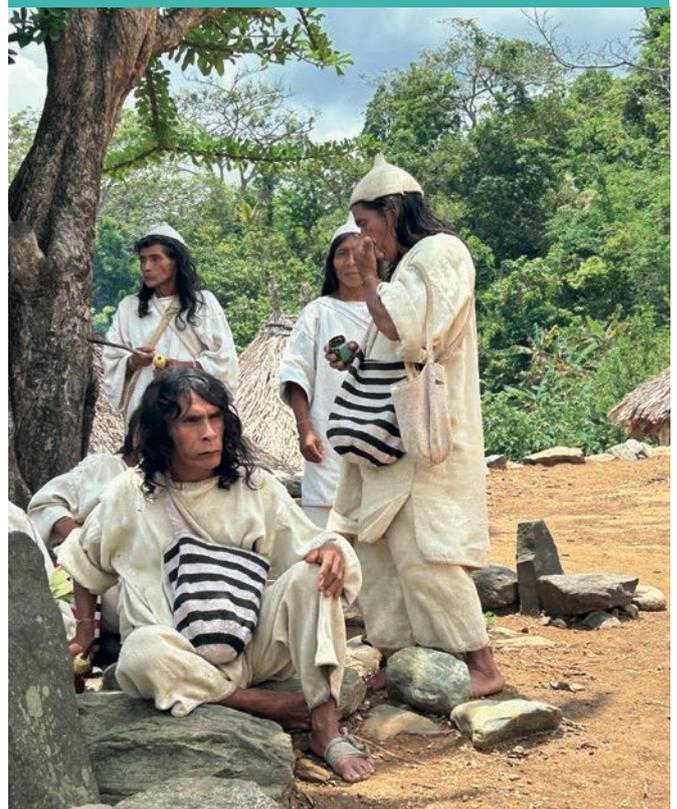
Comment en prendre soin ?

Le Rhône est l'un des fleuves les plus aménagés du monde, coupé par des dizaines de barrages, exploité pour la production d'électricité, l'irrigation, les transports... Ces aménagements ont profondément transformé son fonctionnement, même s'il possède encore une vraie richesse naturelle. Le changement climatique entraîne un bouleversement, puisque la disparition des glaciers réduira considérablement son débit en été.

Aujourd'hui, notre rapport au fleuve est ambivalent. D'un côté, le Rhône a fait l'objet d'une certaine attention depuis quelques années : épuration des rejets polluants, restauration d'un peu de sa dynamique... Mais d'un autre côté, la société lui demande toujours plus : urbanisation des terres, prélèvements agricoles ou industriels, augmentation de la production électrique... Il est temps de se demander de façon globale quelle relation nous souhaitons avoir avec ce fleuve.

En dernière de couverture,
retrouvez le programme
du projet Shikwakala !

Des CONFÉRENCES publiques
d'exception nous attendent
à Lyon, Grenoble et Paris.



Dialogue des mondes

Par Eric Julien

Après 500 ans de barbaries, de mépris et de mensonges, un dialogue ténu semble pouvoir s'ouvrir entre sociétés « autochtones » et représentants de nos sociétés modernes. Entre les projections, l'utilisation de l'autre et le dialogue véritable entre les mondes, le chemin est fragile. En avril 2023, comme un retour aux sources, à l'essentiel, ce chemin a été emprunté par six scientifiques venus en Colombie rencontrer les Kogis chez eux, sur leurs terres, dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta.

Qui sont les pères et les mères des plastiques ?

Portée par la trentaine de Kogis présents ce jour-là, la question a surgi, presque timide. Une question déroutante pour les six scientifiques exceptionnellement invités à dialoguer avec les derniers héritiers de cette société millénaire repliés dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie). Et José Manuel, notre traducteur kogi d'expliquer : « Pour nous, chaque chose, chaque phénomène a un père et une mère avec lesquels nous pouvons dialoguer quand quelque chose ne va pas, mais pour le plastique qui envahit notre territoire ? Comment faut-il faire ? Vous nous dites que cela pollue la nature, que cela peut amener des maladies, qu'il faut l'enlever. Mais comment et pour le mettre où ? Avec qui faut-il discuter ? »

Force est de constater que nous n'avons pas la réponse. Le plastique fait partie de ces « inventions » modernes devenues indispensables et omniprésentes dans notre quotidien. Non biodégradables, au-delà de leurs pollutions visuelles et de leurs impacts sur les écosystèmes et notamment la biodiversité marine, les déchets plastiques et micro-plastiques (pertes industrielles, machines à laver, pneus, etc.) peuvent causer de graves troubles de santé (chimiques et mécaniques). Avec un million de bouteilles plastiques vendues chaque minute, le plastique envahit les derniers espaces encore épargnés de la planète, dont le territoire des Kogis, impuissants devant cette invasion.

« Ce qui m'a frappée, c'est la beauté des lieux connectés à quelque chose de très ancien, de voir comment les objets, que je vois comme archéologue, sur nos sites en France prennent vie et s'animent par leurs regards. »

Céline Bressy-Leandri



Accompagnés par **Mauricio Montaña**, directeur de Tchendukua Colombie, **Pauline Thiériot** et **Lise Fabbro**, chargées de mission, **Céline Leandri** archéologue, **Béatrice Kremer-Cochet** et **Gilbert Cochet**, naturalistes, **Nathalie Michel**, physicienne, **Cédric Villani**, mathématicien et **Emma Haziza**, hydrologue ont accepté de s'engager sur le chemin de la rencontre, du dialogue afin de tenter ensemble l'exploration d'un nouveau regard sur le monde. « Un groupe de scientifiques partant dialoguer avec le peuple kogi, sans visée ethnographique mais dans une démarche respectueuse d'échange de savoir, la perspective est inédite autant qu'alléchante » nous partagera Cédric Villani quelques jours avant le départ.

« On les voit tellement pris dans cet étau à lutter contre la vision moderne, occidentale imposée par notre monde, et malgré tout, continuer d'avoir la force pour maintenir la vie sur leur territoire dans toutes ces dimensions, cela donne l'espoir que l'on peut continuer à se battre. »

Nathalie Michel

Des propos qui entrent en résonance avec les travaux de l'ethnologue Claude Lévi-Strauss qui évoquait la nécessité du dialogue et du « regard lointain » pour réconcilier l'humain et la nature, « car l'homme moderne, ne connaissant plus de limite à son pouvoir, en vient à se détruire lui-même ».

Une expérience inédite qui allait faire vivre à dix humains, l'un des plus grands défis de notre temps, vivre ensemble, coopérer, s'accepter dans leurs altérités, et ce, dans des conditions de vie inhabituelles et rudimentaires. Un défi que Michel Serres résumait en ces termes ; « Le plus grand défi de l'humanité, c'est d'apprendre à vivre à deux dans une même pièce ».



RIEN N'EST
INVENTÉ
PARCE QUE LA
NATURE A DÉJÀ
TOUT ÉCRIT.
L'ORIGINALITÉ
CONSISTE
TOUJOURS À
REVENIR AUX
ORIGINES.

Antonio Gaudí

Le programme a été longuement préparé par les Kogis et leur gouverneur Arregocés Conchacala. Avant de pénétrer sur leurs territoires traditionnels, ils souhaitent d'abord nous faire percevoir les impacts de notre modernité sur la nature, nous faire toucher l'ampleur des destructions. Carrières, mines, barrages, monoculture de palmes, propriétés privées, accès à la mer interdits, racisme, menaces des milices privées, rondes incessantes de camions chargés du charbon de la plus grande mine du monde à ciel ouvert... à hauteur de Kogis, le territoire devient difficile à vivre, presque hostile. Une pesanteur qui va s'amplifier lorsque nous allons vouloir entrer dans le Parc National Tayrona, territoire de leurs ancêtres, sur-fréquenté par un tourisme de masse où les Kogis essaient désespérément de protéger les grands équilibres écologiques et spirituels. Ce jour-là, la dizaine de Kogis, qui nous accompagnent, se voit sommés de payer leurs «entrées» dans le parc. «Disneylisation» du monde, contre approche sensible des territoires, la lutte est inégale. «*Finalement, nous avons les mêmes luttes, les mêmes combats*» résumera Gilbert Cochet à l'issue de ces premières journées colombiennes. «*Mais ici, tout semble disproportionné, les enjeux, les risques pris*». En 2022, ce sont plus de 200 leaders sociaux ou environnementaux qui ont été assassinés en Colombie, dont 47 représentants indigènes.

«*Quelle est la place de ce qui est doux, vulnérable et tendre ? La science est-elle suffisamment avancée pour commencer à appréhender les connaissances kogis ?*»

Céline Bressy-Leandri

Ce n'est que plusieurs jours après leur arrivée sur les côtes Caraïbes que la petite équipe «*de voyageurs de l'autre*» est autorisée à se rendre vers les hautes vallées de la Sierra. Comme s'il fallait attendre, se poser, s'apaiser avant de pénétrer le monde kogi. Les enjeux pour la réussite d'une telle rencontre des mondes

sont nombreux. Logistique d'abord, puisque nous sommes invités à nous rendre dans les villages d'altitude. Que faut-il emmener, que devons-nous considérer comme essentiel ou superflu, combien de mules faut-il mobiliser, où allons-nous dormir ? Culturel ensuite, comment organiser cet échange, ce dialogue, comment nous comprendre, éviter les projections, les préjugés, les incompréhensions. Collectif enfin, comment passer de la juxtaposition de six scientifiques, quatre accompagnateurs de l'association et une trentaine de Kogis à un groupe d'humains, respectueux les uns des autres, à même de fonctionner ensemble, dans la joie, le plaisir de la rencontre ?

«*J'ai l'impression que je me bats contre la pensée naturaliste occidentale, contre le fait qu'on hiérarchise le vivant dans la société moderne. Je pense que cela nous empêche d'avancer pleinement dans la nécessité de rétablir ou maintenir un équilibre sur terre.*»

Nathalie Michel

Après plusieurs heures de marche dans la forêt tropicale, sous les regards amusés des femmes et des enfants qui nous accompagnent, l'équipe est invitée à venir «se présenter» au territoire, déposer ses pensées négatives avant d'installer un campement sommaire entre les quelques huttes du village où nous sommes attendus. Accueil sur le site sacré des grenouilles, pétroglyphes perdus, ressurgis des limbes de l'histoire, lieu «sacré», retrouvé puis soigné, forêts régénérées, mais aussi *garrapatas* (tiques), araignées, singes hurleurs et musiques étranges, le monde kogi nous ouvre doucement ses portes.

«*Ce qui m'a marqué, c'est de voir lorsque l'on revient dans nos vraies vies, de se dire, il y a l'essentiel, et cela ouvre une puissance et une créativité énormes. Autrement, on est pris par le bazar qu'on a accumulé. Comment sortir de notre vie de rangements et de dérangements. A un moment, il faut quitter cela et s'élever. Cette rencontre a bouleversé mon regard de scientifique.*»

Gilbert Cochet

Fatigue des corps, rires partagés, puissance des symboles, imprégnations des lieux, lentement, jour après jour une transformation s'opère. «*Pourquoi ce qui paraît simple, ce que nous vivons ici, l'écoute, la solidarité, le respect, est si difficile à vivre dans nos sociétés*» demandera Gilbert à l'issue de nos cercles de paroles journaliers ?

Il est difficile de résumer l'expérience, la nature des informations, des ressentis qui ont été échangés pendant ces quelques jours hors du temps frénétique de nos sociétés modernes. Tout au plus est-il possible de partager quelques témoignages des six «voyageurs de l'autre», lors de leur retour en ville, à Santa Marta.

«*Nous avons confiance dans le fait que si nous partageons les connaissances que nous avons reçues de nos lointains ancêtres, nous pourrions ensemble trouver un chemin qui, au-delà de nos différences, permettra de préserver l'harmonie du monde et de tous ses habitants. En tant que Kogis, c'est un pont que nous voulons tendre vers vous pour le dialogue et la compréhension commune.*»

Luis Alimaco

Allons-nous être à la hauteur de l'invitation et de la confiance que nous ont accordée les Kogis ? Allons-nous savoir ouvrir la voie d'un dialogue fécond, à même de changer notre regard et faire évoluer notre trajectoire mortifère ? Saurons-nous engager un chemin de réconciliation entre le scientifique et le sensible, le féminin et le masculin, les autochtones et les «modernes» ? Si le terme de réconciliation a été largement trahi dans l'histoire, il reste un horizon, auquel nous invitent encore et toujours les Kogis. A nous de jouer !

Luis Alimaco,

fervent défenseur kogi de la mémoire et des territoires ancestraux

Entretien réalisé par Pauline Thiériot et Lise Fabbro

Jeune défenseur des territoires kogis de la Sierra Nevada de Santa Marta et fils du Mamu Camilo Alimaco, Luis s'est confié sur son parcours, ses études sur la faune et la flore, et la gestion du territoire, ainsi que sur son projet de calendrier culturel visant à préserver et transmettre les connaissances ancestrales aux jeunes générations. Luis fait partie de la délégation kogi, menée par le gouverneur Arregocés Conchacala, qui viendra à notre rencontre en Suisse et en France du 25 septembre au 17 octobre 2023.

Chendukua : comment veux-tu te présenter ?

Je suis né à Chendukua. Ma fonction aujourd'hui est de gérer le territoire ancestral des Kogis. Je suis spécialisé dans la faune et la flore et je me forme sur les processus de récupération territoriale. J'ai beaucoup réfléchi aux problèmes communs qui existent au sein du territoire ancestral des Kogis. La gestion de **Nuinunda**, c'est-à-dire le bon calendrier culturel, est pour moi une priorité. Il existe beaucoup de problèmes : d'arbres, d'eau, d'air ou de cultures, de semence ou d'incendies. Ces problèmes sont dus en grande partie à la perte pendant de nombreuses années, du bon usage du calendrier traditionnel.

Comment s'organise le calendrier des Kogis ?

Il s'organise en neuf mois, avec des semaines de neuf jours. Neuf est le nombre le plus précieux qui existe dans la culture du peuple kogi/kággaba.

Ce calendrier est le meilleur chemin pour se relier à la spiritualité kogi. Il nous permet de savoir où et quand faire des vergers, des cultures, des réunions. **Nuinuida aide à réguler l'usage des terres, l'utilisation des arbres, la protection des sites.** Cela aide aussi à comprendre comment fonctionnent les autorités, l'autonomie gouvernementale sur le territoire. Cela permet d'organiser le travail dans une journée. Et le calendrier aide aussi à communiquer avec les personnes non-indigènes.

Dans la Sierra, il y a un manque de transmission des pratiques traditionnelles aux jeunes. C'est pourquoi je m'intéresse beaucoup à ce sujet. Avec ce projet de calendrier culturel, il ne s'agissait pas seulement de s'asseoir et de parler... en dix minutes, on dit beaucoup de choses, mais pour développer les idées, les réaliser, c'est un processus. Il faut un espace, des ressources, des objets sacrés comme des instruments de musique...

Le calendrier aide aussi à comprendre comment la terre doit être utilisée, où et comment on va cultiver. Les mois de l'année enseignent quand la forêt ne doit pas être abattue, quand on ne doit pas aller dans certains lieux, ou quand on ne doit pas manger un animal de la montagne. Ces connaissances sont d'une grande importance pour la conservation. Sans ces connaissances,



AVEC LE PROJET DE CALENDRIER CULTUREL,
ON CHERCHE À TRANSMETTRE AUX JEUNES
L'ESSENCE MÊME DE LA PROTECTION DE LA
NATURE.

Luis Alimaco

les jeunes ne sauraient plus à quel moment les animaux mettent bas, à quel moment les oiseaux nichent... Bien expliquer ce calendrier est essentiel. On passe aussi par l'école kogi, qui aide beaucoup. **Ce projet veut transmettre aux jeunes l'essence même de la protection. Il ne suffit pas de protéger, mais de comprendre pourquoi on protège.**



Message des Kogis

Shikwakala

Du 25 septembre au 17 octobre 2023, cinq représentants du peuple kogi, dont le gouverneur Arregocés Conchacala Zarabata, viendront en France et en Suisse pour ouvrir le dialogue entre sagesse ancestrales kogis et science « moderne ». Nous relayons ici leur message.

Préparation d'un voyage au nom des Mamas et du peuple kogi en Suisse et en France pour apporter un message de la Sierra Nevada de Gonawindua en Colombie, le cœur du monde.

Message d'Arregocés Conchacala Zarabata, Gouverneur du peuple indigène kággaba (kogi) de la Sierra Nevada de Santa Marta (Gonawindua) en Colombie. Il a été formé en tant qu'autorité traditionnelle conformément



aux principes de la Loi des Origine du territoire et de l'ordre spirituel du peuple kogi. Depuis plus de 40 ans, il mène des processus de défense, de protection et d'entretien du territoire ancestral autochtone selon la Loi des Origines, ou loi de la nature, contribuant, à partir des connaissances ancestrales, aux dialogues interculturels visant à trouver des solutions aux conflits environnementaux et sociaux pour la récupération des territoires, de la culture autochtone et des sociétés humaines.

Il est actuellement le représentant légal de l'Organisation Gonawindua Tayrona et du Resguardo Kogui-Malayo-Arhuaco.

Présentation



Le peuple kággaba (kogi) vit selon les principes issus de la Loi des Origines ou Loi de Sé, qui est l'ensemble des règles, mandats, codes et processus qui gouvernent l'ensemble de l'Univers, le territoire, et les systèmes naturels. Ces principes de la Loi des Origines qui sont reproduits dans la forme d'organisation sociale, politique, économique et culturelle des peuples ancestraux de la Sierra Nevada de Santa Marta.

La Loi des Origines est la loi suprême du territoire et de notre mode de gouvernance. C'est grâce à elle que nous pouvons maintenir notre gouvernement et l'organisation de notre territoire, elle est le guide des autorités traditionnelles et des Mamas (sages et guides spirituels) pour prendre soin et administrer l'ordre du territoire, de notre peuple et pour entrer en relation avec la société dans son ensemble.

Toutes les normes et lois créées par l'être humain ne seront jamais stables et c'est pourquoi elles peuvent être abrogées, elles changent d'un moment à l'autre. Mais la Loi Ancestrale de la Mère est ferme, stable, elle reste en vigueur. Elle ne change pas selon les désirs des humains, elle demeure à travers le temps parce qu'elle maintient les Principes mêmes de l'équilibre de la Vie. La Loi Ancestrale nous enseigne que les animaux, les arbres, l'eau, les collines, ont leurs Principes qui rendent leur vie possible. De la même manière, ils peuvent donner une qualité de vie aux êtres humains. Par conséquent, l'ordre ancestral du territoire est la base de la vie et de l'existence, d'où nous allons et comment, la base de l'identité de la culture kággaba et donc du dialogue interculturel. Ainsi, nous rappelons aux autres peuples dans d'autres territoires qu'ils ont aussi leur propre Loi des Origines, issue de leurs propres territoires. Ils doivent seulement se rappeler et réapprendre à lire le territoire.

Notre savoir se trouve dans les sites « sacrés » du territoire, et c'est en travaillant avec ces sites particuliers que nous recherchons la paix avec la diversité. S'il n'y a pas de paix avec la diversité, nous, les humains, pouvons parvenir à des accords, mais il n'y aura pas de paix, parce que la nature, la terre, les minéraux, l'air et tout le reste manquent. C'est pour cela qu'il sera intéressant d'unifier nos systèmes de connaissances. Nous terminerons par un message à toutes celles et ceux qui se portent volontaires pour commencer à contribuer à la pensée, à la paix, à l'unité et aux ressources économiques pour prendre soin du territoire. Nous avons beaucoup à faire, pas seulement voyager pour le plaisir de marcher, mais aussi parce que chacun a une graine à planter dans son cœur pour continuer à aller de l'avant. Tel est le message du cœur du monde.

Zendjale. Merci



Les rosées du matin sont les larmes des étoiles

Lise Fabbro de Tchendukua interview Emma Haziza, hydrologue



Les Kogis voulaient dialoguer avec une scientifique spécialiste de l'eau. Emma Haziza est hydrologue et spécialiste de l'adaptation de nos sociétés au changement climatique. Elle a été l'une des premières scientifiques françaises à traiter des sujets environnementaux de manière transversale, globale et pluridisciplinaire. En arpentant les collines de la Sierra Nevada de Santa Marta en avril 2023, elle témoigne.

Le dialogue entre science et sagesse Lancestrale te paraît-il opportun ?

Cela me semble plus qu'essentiel, parce que cela fait dix ans que je m'intéresse à des textes anciens qui ont plus de 2000 ans. Je me suis rendu compte qu'il y a une science presque vernaculaire qui a été transmise par l'observation, par les savoirs et par d'autres moyens, mais, lorsqu'on les regarde dans le détail, sont assez impressionnants. Ils nous montrent à quel point la science avance par hypothèse, défait certaines hypothèses, en avance d'autres... C'est comme si chacun avait un bout de la connaissance, sans lever la tête pour regarder les autres connaissances autour. Ça fait des années que **je prône la pluridisciplinarité dans la science** et je crois que ça existe depuis la nuit des temps. Les grands scientifiques de l'époque étaient de grands sachants de plusieurs disciplines. Newton était mathématicien, physicien mais aussi philosophe, alchimiste ou encore astronome. Tous les grands de ce monde sont arrivés à leur résultat par une vision plurielle qui reliait les éléments entre eux.

A mon sens, la science devrait se faire toute petite face aux savoirs ancestraux. En fait, on croit qu'on sait mais les principes scientifiques sont balayés en permanence à chaque nouvelle découverte. Récemment, une nouvelle étude remet en question l'âge

de l'univers qui ne daterait plus de 13,6 milliards d'années mais 26 ! Puis il y a parfois une certaine violence dans le monde scientifique, une course aux publications, la difficulté de sortir du silo. On retrouve des « Galilée » modernes, certaines découvertes dérangent souvent les lobbys qui mettent en œuvre une armada pour discréditer la parole scientifique dérangeante. J'ai pu le vivre en tant que chercheuse. A l'époque, aucun lien n'était établi dans les modèles entre les crues-éclair méditerranéennes et le changement climatique. Puis ces modèles se sont affinés et ont révélé une nouvelle histoire et un lien évident.

Il y a bien sûr toujours eu des inondations meurtrières et dévastatrices dans l'histoire. La médiatisation est venue donner un sentiment d'une accélération de ces phénomènes, d'autant plus avec les médias en continu qui exacerbent ce sentiment, mais à la fois il y a une réalité, le nuage est toujours plus précipitant et génère des précipitations plus violentes.

La réalité est donc plus complexe : il y a toujours eu des phénomènes extrêmes, mais il existe une corrélation claire entre le risque inondation et le changement climatique aujourd'hui clairement reconnue par la science. La science évolue en permanence mais il y a besoin aujourd'hui de corréler ces découvertes avec le terrain. Je suis donc sortie du cadre de la recherche très tôt pour fonder une structure de

recherche-action dédiée à la résilience territoriale. J'ai donc récupéré ma liberté de penser au passage en sortant des dogmes et en choisissant mes axes de recherches.

Les Kogis nous apporte cette vision globale. Pour eux, la relation à leur territoire les traverse, passe dans leurs veines et celles de la terre. Des sommets aux rivières, chaque élément est là pour nous raconter quelque chose et permettre d'entrer en communication avec le vivant. Dans la science moderne, l'interrelation reste complexe.

Je crois surtout de nos jours qu'on manque beaucoup d'humilité. **La science devrait être une science d'observation, une science de partage, une science de recherche-action, car nous sommes dans une phase d'urgence.**

Qu'as-tu entraperçu lors de ta rencontre avec le peuple kogi ?

Je me suis mise à observer les choses depuis leur point de vue et **ce dont j'ai pris conscience, c'est que ce sont eux les normaux et nous les anormaux.** Ils ne sont pas abimés par les affres de notre monde moderne. Leurs valeurs leur sont essentielles et les fondements de leur organisation. J'ai vu les affres du tourisme, cette recherche permanente de dévorer les terres à l'image des carrières ou des mines autour de leurs terres ancestrales, de privatiser et s'accaparer des territoires entiers. Eux ont conscience que rien ne nous appartient et leurs rituels sont basés sur la protection des sites sacrés qui répondent à un besoin plus grand, protéger la *madre*. Cela fait longtemps que la majeure partie de l'humanité l'a oublié et que seule la possession est signe de réussite. Eux nous ramènent au centre, à l'essentiel. Ils n'ont rien qu'eux-mêmes et les forces de la nature autour d'eux qu'ils respectent et honorent.

On touche du doigt le sublime. Ce qui m'a frappée, c'est la beauté naturelle de ce peuple, ces femmes belles dans leur simplicité, toutes habillées de la même manière et qui font ressortir chacune leur singularité. Je me suis mise à penser à toutes ces femmes de notre monde moderne dans le mal-être qui ne pensent qu'à changer

UN JOUR NOUS DEVRONS COMPRENDRE QUE NOUS SOMMES TOUS L'ESSENCE DE LA MÊME MÈRE TERRE.

Arregocés Conchacala



leur garde-robe ou commander chez Shein et qui se transforment physiquement en s'injectant de l'acide hyaluronique. Cela peut sembler caricatural et pourtant c'est une réalité de millions de personnes dans nos sociétés occidentales. Ces transformations cachent un mal-être profond d'une société qui n'accepte plus les changements et les phases de la vie comme la vieillesse car tout simplement on ne sait plus s'aimer simplement tel que l'on est. Chez les Kogis, la vieillesse est magnifiée et l'âge renforce l'aura des femmes.

En France, notre société révèle son mal-être à travers sa consommation massive d'antidépresseurs. Beaucoup de personnes que je croise sont tristes, en colère, frustrée, ou dans la culpabilité par rapport à l'état de la planète. En dehors des cercles les plus sensibles à l'écologie, on retrouve de l'arrogance, de la méconnaissance aussi tout simplement et du jugement de part et d'autre. **Et là, lorsqu'on regarde ce peuple vivre, toutes ces émotions de nos sociétés modernes disparaissent. Elles n'existent tout simplement pas. Eux sont là, présents, entiers, intègres, puissants.**

Quand on rentre d'une telle expérience et qu'on retrouve une société névrosée à manger du Netflix tous les jours, à partager les mêmes émotions en regardant les mêmes séries, on voit une société basculer vers la peur et les extrêmes.

Face à ces constats, la science peut servir à retrouver la liberté, celle de la connaissance, la réflexion, la recherche. Venir, comprendre, observer. Je suis par exemple touchée par ma rencontre avec Gilbert et Béatrice Cochet, ce sont des dictionnaires vivants dans l'action. Ils agissent au quotidien **en redonnant leur liberté aux forêts, le plus beau legs que l'on puisse laisser à la terre dans une mission de vie à mes yeux.**

Ce matin un mamu kogi a dit que « les rosées du matin sont les larmes des étoiles »... Ça t'a fait écho ?

Oui, j'ai été particulièrement touchée par cette explication. Déjà parce qu'elle est le signe d'une confiance qu'ils nous témoignent en nous partageant leurs savoirs. Ensuite, cela m'a fait écho avec une réalité scientifique. Pour reprendre un peu le contexte, la France se réchauffe 20% plus rapidement que le reste du monde, 50% plus vite que ce qui était prévu ! On était persuadés que le problème du réchauffement climatique impacterait plutôt les banquises puis l'Australie ou la Californie, mais pas la France.

Ce phénomène s'explique par plusieurs raisons. Premièrement, le bloc arctique se réchauffe de manière très rapide et la France, c'est ce bout de l'Europe qui fait partie de ce bloc arctique, cette façade méditerranéenne qui s'est réchauffée. On était un pays tempéré qui n'avait jamais manqué d'eau. Pourquoi je raconte ça et fais le lien avec la déclaration du Kogi ? Parce que **on perd la transpiration de la terre avec ces modifications rapides, en résumé, on perd la rosée du matin.** C'est vraiment un petit cycle de l'eau à petite échelle. Souvent, on observe des grands cycles de l'eau, mais en réalité, tu as des milliards de cycles de l'eau qui se jouent à travers cette transpiration de la Terre. Et pourquoi est-ce qu'elle transpire ? Parce que dès que tu as des nuits étoilées sans nuages, tu as moins de vapeur d'eau dans la colonne atmosphérique, il fait plus froid. **Ça veut dire que la terre est plus chaude, elle va transpirer ce qu'elle a. Ce qu'explique le Mamu, en termes simples, est la réalité du cycle de l'eau et le lien avec la voute cosmique qui influence directement la rosée matinale.**

Les Kogis n'ont pas de fioritures dans leur langage, ils ne vomissent pas des données ou des savoirs, ils nous transmettent des éléments essentiels et c'est d'une puissance inouïe. Quelques termes suffisent pour aller à l'essentiel. **Ils nous montrent la voie, à nous d'emprunter ce chemin de la simplicité et de la cohérence planétaire.**



Soigner le vivant,

à la croisée des savoirs au cœur de la Sierra

Par Nathalie Michel, physico-chimiste



Pourquoi avoir accepté cette exploration ?

J'ai découvert le projet de diagnostic croisé à la lecture d'un article qui relatait l'expérience vécue dans la Drôme. Des Mamos et Saga Kogis venus de Colombie avaient accepté d'échanger leurs savoirs autochtones avec les savoirs académiques occidentaux afin de diagnostiquer la santé d'un territoire. Les résultats étaient riches et surprenants. Physico-chimiste, ce nouveau chemin de connaissances a éveillé ma curiosité. Avec quelques chercheurs, nous travaillions alors sur le diagnostic de santé de territoires auvergnats. Nous nous sommes imaginés l'intérêt d'un tel croisement des savoirs sur ces sites. **Nos différences ontologiques ne devaient plus être des obstacles mais plutôt une force.** Cela nécessitait de pouvoir se rencontrer. Voyager vers la Sierra Nevada de Santa Marta était la première étape.

Qu'est-ce que cela est venu interpeller en toi ?

Je me suis interrogée sur ma capacité à accueillir leur vision. Cette exploration est venue interpeller mon propre lien au monde. Rencontrer l'autre devait pouvoir laisser la place à l'émergence d'une autre pensée. Je me suis interrogée sur les repères inhérents à ma propre culture, sur l'ontologie naturaliste décrite par Philippe Descola, à laquelle j'appartiens.

Comment qualifier les Kággabas ?

Les Kággabas sont, pour moi, ancrés dans leur territoire. Ils sont des naturalistes qui mettent la spiritualité au centre de leurs pratiques ancestrales pour prendre soin et faire société avec le vivant.

Qu'as-tu ressenti lors de ces rencontres ?

Nous avons été accueillis par le gouverneur Arregocés Conchacala, représentant des Kággabas, grand orateur, à la fois empreint de modernité et de la culture kággaba, j'ai été interpellée par son habilité à transmettre sa cosmogonie. Cette sensation se prolongea avec les communautés rencontrées dans différents villages et surtout quotidiennement avec José Manuel et Luis, nos traducteurs bienveillants. Je me sentais une enfant qui découvrait un monde nouveau. Pour discuter, nous nous posions assis face à eux. Le temps s'écoulait différemment. Nous nous rejoignons alors autour de préoccupations communes.

Par quoi as-tu été interpellée ?

J'ai été interpellée par leur prise en compte de la dualité matérialité/spiritualité. Chaque pensée, chaque action est réfléchie à travers ces deux aspects. Les lieux et entités ont une essence spirituelle. Répartis dans la Sierra Nevada de Santa Marta, certains sites permettent de réguler l'équilibre des composantes du territoire. Malheureusement, beaucoup d'entre eux ont été perdus, exploités pour l'extraction minière, l'agriculture, le tourisme... J'ai été touchée par l'urgence du propos, par l'étau que le monde moderne resserre sur leur communauté. **Il est primordial pour les Kággabas de récupérer et régénérer ces sites, véritables clés de voute de la stabilité territoriale.**



IL FAUDRAIT TROUVER UNE MANIÈRE
DE FAIRE COMPRENDRE AUX GENS
TOUTE L'EAU QUI SE CACHE DER-
RIÈRE CE QU'ILS CONSOMMENT.

Mamu Miguel



Qu'as-tu découvert ?

J'ai découvert leur analyse à la fois détaillée et holistique. Ils cherchent le père et la mère de l'existant afin de pouvoir le traiter au mieux.

C'était le cas quand il s'agissait pour eux de comprendre comment gérer les plastiques arrivés dans leur village. Ce matériau, qui ne se décompose pas comme les matériaux naturels, d'où vient-il et quelle est son origine ?

Ils ont entendu nos explications pour parfaire leur analyse, concluant la discussion par des remerciements et se projetant sur celles qui suivraient en communauté. **Je redécouvrais la vertu de l'écoute, du dialogue.**

Ces rencontres ont-elles confirmé, enrichi, interpellé tes champs d'expertises ?

Un de mes objectifs pendant notre périple dans la Sierra était de mesurer quelques paramètres physico-chimiques des eaux afin de pouvoir donner un premier avis sur leurs qualités. La quête de ressource en eau constitue la première étape lorsqu'une terre est réinvestie. Les peuples de la Sierra Nevada de Santa Marta décrivent l'eau dans ses liens aux autres éléments. Ils perçoivent sa contamination par les pesticides, rejets des élevages... Des prélèvements ont été effectués. Pour l'un d'eux, Luis suggéra : *"par la douceur du lieu et la végétation, l'eau respire tranquillement ici, elle va bien"*, j'opinai d'après nos premières analyses. Pour deux autres eaux, par contre, des taux trop élevés en espèces coliformes étaient présents. Des analyses complémentaires sont indispensables pour qualifier plus précisément la qualité des eaux.

L'étude de la radioactivité est un de mes domaines d'expertise. Le territoire de la Sierra est un territoire granitique avec un sous-sol riche en uranium et radium et donc une radioactivité naturelle plus élevée que la moyenne. J'ai pu échanger avec les Kogis autour de cette propriété de la matière en leur évoquant des pierres qui pourraient être à la fois source de vie mais également dangereuses par la puissance de leur rayonnement. Cela semblait leur parler, et j'ai hâte de pouvoir échanger avec eux sur la perception qu'ils auront de nos territoires d'étude auvergnats.

Ce chemin de réconciliation entre tradition kággaba et notre modernité a-t-il du sens ?

Oui, partie intégrante de la nature, les Kogis nous traduisent ses déséquilibres. Ils mettent en lumière ce que nos yeux d'Occidentaux ne nous permettent plus de percevoir clairement. **Allier nos forces est le chemin de réconciliation qui peut permettre de stopper les processus, les inverser.**

Qu'est-ce que cette rencontre t'a donné envie de faire, nourrir, explorer ?

Cette rencontre m'a donné envie de partager l'histoire des peuples de la Sierra afin de les soutenir dans leur combat et d'imaginer de nouvelles initiatives pour tisser notre lien au territoire.

Enfin, si on te dit : les ambassadeurs audacieux d'un nouveau regard sur le vivant et le monde, qu'est-ce que cela t'inspire ?

Les peuples autochtones en général, et ceux de la Sierra en particulier, ont une ontologie différente de la nôtre. Reliés à leur environnement, ils envisagent le territoire auquel ils appartiennent dans son unité, comprennent les équilibres qui se jouent en repérant les lieux et espèces à préserver. Être les ambassadeurs audacieux d'un nouveau regard sur le vivant et le monde serait d'expliquer les valeurs des peuples autochtones pour repenser notre lien au vivant, retrouver des postures adéquates afin d'appréhender les défis qui s'ouvrent à nous. **Être les ponts vers une hybridation de la pensée.**



Les Kogis doivent être écoutés pour le bien de l'humanité

Par Gilbert Cochet et Béatrice Kremer-Cochet, naturalistes



Gilbert Cochet et Béatrice Kremer-Cochet sont un couple de naturalistes, experts parmi les plus réputés du pays, conseillers spéciaux du beau film « Les Saisons » de Jacques Perrin. Mais ce sont aussi de grands spécialistes et promoteurs, à travers leurs travaux et leur association, d'un sujet hors du commun : « le réensauvagement ». L'opération consiste à préserver des terres forestières pour y favoriser la réintroduction de faune sauvage. Ils ont été invités par les Kogis en avril 2023. Ils témoignent.



Après 2 semaines hors du temps en pays kogi, nous nous retrouvons à Medellín pour échanger sur des sujets concernant la préservation de la nature colombienne.

*La Colombie est considérée comme un « Hot Spot » pour la biodiversité. En effet, sa position est unique. En lien avec l'Amérique du Nord et avec l'Amérique du Sud, les espèces végétales et animales ont pu suivre les variations de répartition au cours des périodes glaciaires : migration vers le sud pendant les grands froids, « remontée » vers le nord en périodes chaudes. De fait, le nombre d'espèces dans chaque groupe est impressionnant : pour les **oiseaux-mouches**, sur les 365 espèces présentes dans le monde, **163 habitent la Colombie**. Les montagnes plongent dans la mer avec l'altitude record planétaire de 5775 mètres pour un relief proche du littoral.*

Durant 5 journées, nous avons participé à des tables rondes, des ateliers et des conférences. De plus, de nombreux temps d'échanges informels ont permis de comparer les approches de préservation dans nos deux pays.

*Eric Julien, directeur et co-fondateur de l'association « Tchen-dukua – Ici et Ailleurs » a présenté le principe de rachats de terre pour les rendre aux Kogis et aux Wiwas. **Ces terres ont été très dégradées par le pastoralisme**. En effet, la domestication de la vache, du mouton et de la chèvre a pu se faire en Eurasie à partir de l'aurochs, du bouquetin (ou chèvre sauvage) et d'une espèce de mouflon. Or, ces espèces étaient complètement absentes à l'état sauvage dans les Amériques. Leur arrivée dans les bateaux des Européens a eu un impact très fort dans les populations précolombiennes et leur environnement. En quelque sorte, en très peu de temps, une partie*



des populations est passée du haricot à la vache... On imagine les conséquences sur les exploitations agricoles. Ce fut comme une deuxième entrée dans le Néolithique. Le Néolithique des Amériques !

Actuellement, nous l'avons vu, **les changements les plus importants à réaliser sont la diminution drastique des effectifs de bovins**, par ailleurs émetteurs de gaz à effet de serre et à l'origine du déboisement de la forêt amazonienne.

Avec 53 parcs nationaux dans le pays, dont une quinzaine en forêt amazonienne, la Colombie est bien placée dans le concert international de la protection de la nature. A ce propos, nous avons été émerveillés de voir combien **les Kogis prennent soin de la nature dans toutes les situations**. De même, les conséquences des atteintes à l'intégrité de la terre mère ont été parfaitement repérées comme les mines, les barrages, la baisse de la qualité de l'eau ou le surpâturage. Aussi, basés sur cette connaissance de terrain, les Kogis doivent être écoutés pour le bien de l'humanité.

ÊTRE INDIGÈNE SE VIT DANS
LE SANG, L'ESPRIT, DANS
LA CHAIR ET LE CŒUR. CE
N'EST PAS UNE QUESTION DE
LANGUE OU DE VÊTEMENTS,
SEULEMENT UNE QUESTION
DE CŒUR !

Arregocés Conchacala

TÉMOIGNAGE

Rendez-vous en terre kogi

Par Cédric Villani, mathématicien

C'est en octobre 2022 à Paris que j'ai rencontré Eric Julien. Une discussion dans un café ne peut guère fournir que des bribes d'information plus ou moins bien recousues. Mais ces lambeaux — le sauvetage rocambolique du jeune Julien dans la montagne ; l'action de l'Association Tchendukua pour permettre aux peuples indigènes de racheter leurs propres terres ; le mystère du savoir traditionnel des Kogis — étaient suffisamment intrigants pour que j'accepte aussitôt son invitation à participer à un exceptionnel dialogue interculturel.

Une réflexion à la recherche de quoi ? Je ne savais pas trop. Un groupe de scientifiques partant dialoguer avec le peuple kogi, sans visée ethnographique mais dans une démarche respectueuse d'échange de savoir, la perspective était inédite autant qu'alléchante.

Sciences naturelles, hydrologie, physique, mathématiques, archéologie : outre ces compétences techniques, les six membres de notre petit groupe avaient tous et toutes un intérêt pour les pas de côté, spirituels ou intellectuels.



Immersion dans la Sierra

Avant de partir, il fallut d'abord attendre, attendre, attendre. Dans notre monde automatisé, il suffit de quelques clics pour réserver avion, navire, hôtel. Mais pour une rencontre avec un autre monde... Tchendukua a dû attendre l'acceptation solennelle dans l'intimité de toute une communauté !

Le voyage, le dépaysement, l'arrivée en Colombie, la première pluie tropicale... Nous avons franchi l'armoire de Narnia en parcourant les quelques kilomètres qui séparent la grande ville de leurs campements, nous avons enregistré d'innombrables heures d'entretien, nous les avons -les Kogis- côtoyés dans leurs chants, leurs marches, leurs repas, leurs rêves. Nous avons entendu les rires et les pleurs de leurs enfants, entendu à la nuit noire leurs certitudes et leurs doutes. Nous avons préparé avec eux des galettes de maïs, assisté à l'abattage traditionnel d'une vache, savouré leurs bruyants murmures d'approbation quand le tour pris par la discussion résonnait avec leur âme.

Dans cette forêt tropicale qui continue de nous enchanter en nous faisant sentir la vie par tous nos sens. Vautours et colibris, crapauds et chauve-souris, cigales et fourmis, tiques et moustiques, singes hurleurs comme le vent qui parle et lucioles luisant comme des étoiles qui se promèneraient sur terre...

Le savoir kogi a bien des ressorts inexplicables et peut-être nous surprendra-t-il un jour par sa profondeur sur le mystère des choses visibles et invisibles. Le peu que nous en voyons est déjà une force d'inspiration puissante. **Leur virtuosité à recoloniser, reboiser, ranimer la terre, passant en dix ans d'une herbe rase et abîmée par les pesticides, la coupe et l'excessif pâturage, à un généreux jardin où les êtres vibrent en harmonie.**





Combat écologique

Dans le monde kogi, on se concentre sur ce qui est le plus fondamental. Se nourrir, se vêtir, se loger, aimer, protéger, transmettre, tout cela avec dignité. S'abstraire des tentations, qu'elles portent le visage du lessivage culturel – ou de l'alcool, bien plus dangereux pour leur organisme que pour celui des Occidentaux. Préserver l'eau, encore et encore, car *l'agua es el alma de la vida*. **Et récupérer des terres fertiles, sans quoi tout projet est vain.**

Ici en Colombie, le combat écologique fait paraître terne celui qui est mené sous nos cieux. Lutte contre les grands barrages dévastateurs et défectueux, contre les pesticides épandus illégalement, contre les menaces armées et les assassinats, contre l'anéantissement culturel, contre l'indifférence ou la corruption des gouvernants, contre l'indifférence ou la paresse des habitants occidentalisés, contre l'indifférence ou le cynisme des grandes entreprises qui exploitent des mines parmi les plus grandes du monde, situées exactement sur les plus sacrés des sites kággabas. **Dans l'aller-retour entre la Colombie des Kogis et la Colombie occidentalisée, j'ai ressenti comme jamais la puissance du Goliath,** le projet exponentiel de la civilisation occidentale qui asservit le monde sous un déluge de plastique, de charbon, de béton, d'avions, de voitures, de viande, de palmiers à huile, de vêtements, de télécommandes, de séries addictives et de clichés culturels répétés à l'infini, le tout croissant sans cesse.

Moi qui suis, dans le monde des idées, un serviteur du projet exponentiel – la croissance indéfinie du savoir – je me suis senti bousculé comme rarement quand il a fallu tenter de traduire notre savoir livresque et dispersé en un conte à taille humaine. Que répondez-vous à un peuple qui vous demande « *Nous avons bien compris que le plastique n'est pas une matière comme les autres et qu'il ne faut pas la jeter, comme nous avons tout jeté dans la nature depuis toujours. Mais pourquoi ? Qui sont la mère et le père du plastique ?* » Eh oui, dans le monde kogi, tout doit avoir père et mère, dans une vision dynamique et interdépendante. Alors, quel sens de filiation allez-vous privilégier pour que cela ait du sens ? Où trouver la signification enfouie dans la masse des connaissances ?



IL FAUT AVOIR DU CHAOS EN
SOI POUR ACCOUCHER D'UNE
ÉTOILE QUI DANSE.

Friedrich Wilhelm Nietzsche

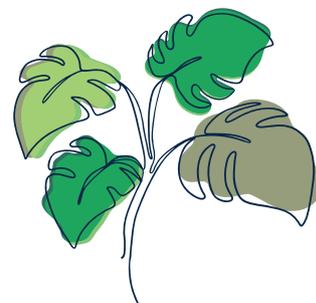
Retour

Le retour a été bien plus dur que l'immersion. Les villes familières avaient un goût différent, tout frappait par la démesure et le manque de sens. *Welcome back in the global exponentiel world !*

Mais le séjour en terre kággaba continue de faire son chemin en moi, en nous, à la manière d'un écoulement souterrain dans un relief karstique. Ce sont de petites habitudes, un regard nouveau sur les êtres, un supplément de lucidité qui penche un petit peu plus du côté de la sérénité que de l'anxiété. Dorénavant nous avons cette mission de raconter les petites et grandes anecdotes qui ont rythmé cette rencontre avec une minorité inspirante – non comme on visite une réserve ou un zoo, mais comme on fréquente un voisin qui vous fait progresser sur un chemin de paix et de conscience.

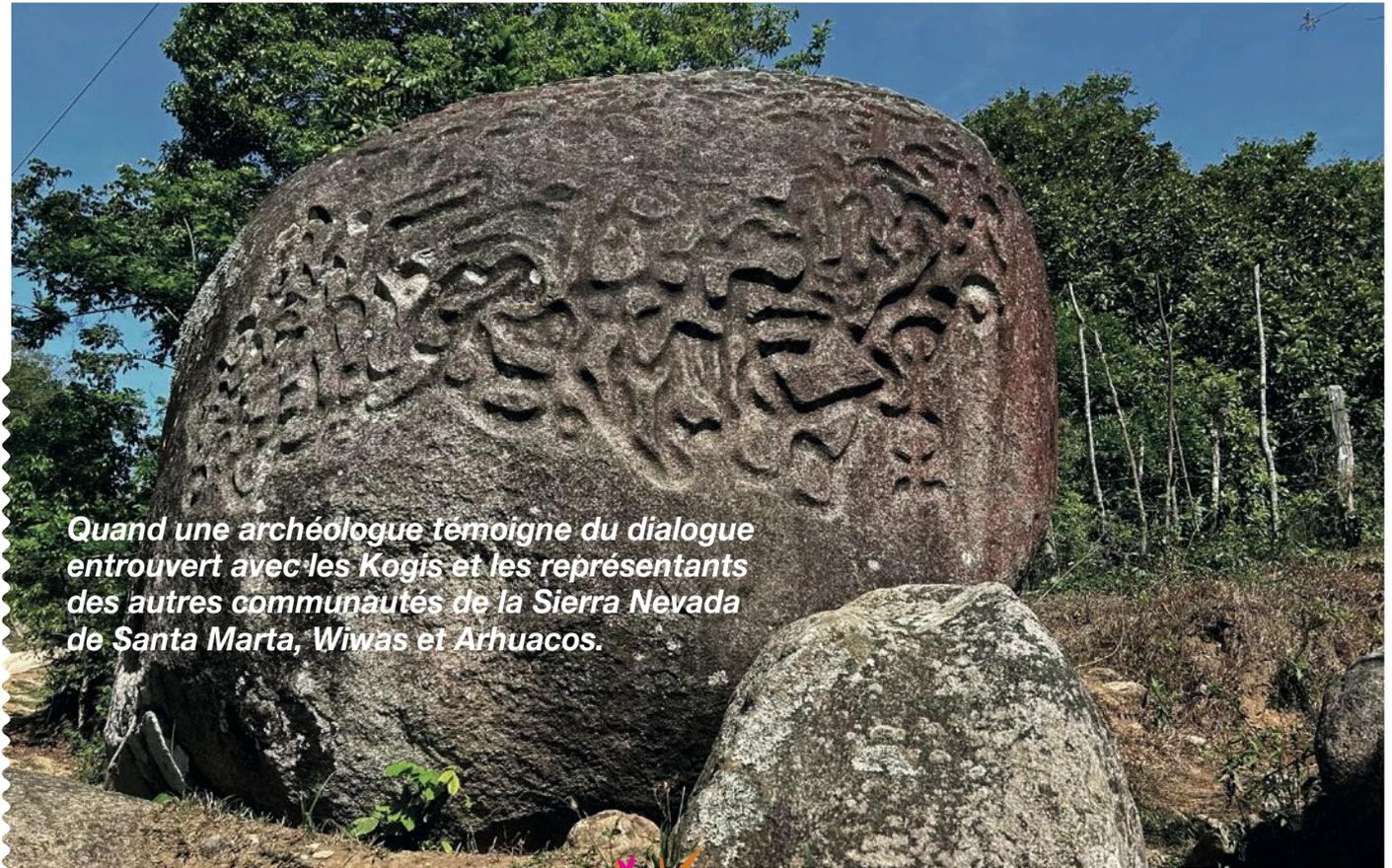
Avec cette conviction acquise avec le cœur et l'esprit : **c'est une urgence vitale de rendre des terres aux peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta.** Que ce soit pour leur talent à l'organiser, ou en hommage à leur force de résistance, ou pour qu'ils puissent continuer à nous inspirer, ou tout simplement par justice. Ou encore parce que protéger les Autochtones de la Sierra, c'est protéger le monde.

En octobre 2023, ce sera au tour de représentants du peuple kogi de venir en France pour s'imprégner de notre monde, de notre vie et de nos récits. Y trouveront-ils simplement une variante de la Colombie occidentalisée ? Un territoire malade ? Ou un récit culturel inspirant ? Ce sera notre mission de continuer le dialogue.



Retisser les fils de nos mémoires

Par Céline Leandri (Ministère de la Culture, DRAC de Corse, UMR 5608, TRACES)



Quand une archéologue témoigne du dialogue entrouvert avec les Kogis et les représentants des autres communautés de la Sierra Nevada de Santa Marta, Wiwas et Arhuacos.

L'immersion au sein d'une communauté autochtone vivant toujours de manière traditionnelle était un rêve pour la préhistorienne que je suis. Depuis mes années d'étudiante, j'ai toujours été fascinée par la relation que pouvaient entretenir ces populations à l'histoire si lointaine avec ce que nous appelons la nature.

Si l'on s'essaie à une analogie chronologique et culturelle avec l'Europe, la société kogi pourrait correspondre aux populations sans écriture de la fin du Néolithique qui connaissaient le métal (les populations de la Sierra utilisent un alliage de cuivre et d'or et semblaient avoir des connaissances métallurgiques). D'un point de vue temporel, cela nous relie à des périodes remontant à plus de 4500 ans.

Une rencontre non pas pour étudier, mais pour dialoguer

Le dialogue, les échanges et les visites de sites ont très vite permis de constater que nous partagions les mêmes problèmes dans le domaine de ce que nous appelons la conservation du patrimoine. Il faut préciser que **les Kogis ne font pas de distinction parmi les sites « sacrés » entre les sites naturels et les sites culturels**. A ce titre, il est intéressant de relever que le label UNESCO englobe ces deux catégories au sein de son label Patrimoine mondial. Les dommages causés aux sites que nous qualifierions de patrimoniaux ou archéologiques (pétroglyphes par exemple) sont similaires entre nos deux pays : dégradation, par malveillance ou par inconscience, destruction, vol, pillage, appropriation privée (inaccessibilité), ou encore, valorisations touristiques et économiques excessives. C'est le seul point sur lequel nos regards divergent et qui m'a interpellée. Valoriser un site, en permettre son « exploitation » est considéré par les habitants de la Sierra comme source de déséquilibre pour des lieux qui, d'après eux, doivent faire l'objet d'une sanctuarisation absolue. Cela vient profondément bousculer ma façon de considérer les traces à forte charge symbolique laissées par nos ancêtres, comme les sites mégalithiques, à gravures ou peintures rupestres... Nous souhaitons les rendre accessibles au plus grand nombre car nous considérons qu'il s'agit d'un bien commun, privilégiant une logique d'exploitation d'un lieu à même de générer des rentrées d'argent, créer des emplois et contribuer à l'attractivité d'un territoire. Des notions totalement étrangères aux Kogis.

En Colombie et en terre kogi, j'ai compris que les communautés souhaitent garder secrets ces lieux «à haute valeur environnementale» et ce pour éviter les convoitises, les dommages et les risques de destruction. Si c'est aussi un choix qui est fait dans la plupart des pays Européens, il apparaît clairement que la protection de ces lieux «à haute valeur» pourrait être un levier supplémentaire de protection face à des projets d'extractivisme ou la construction d'ouvrages à fort impact environnemental.

En théorie, les lois internationales défendent ces aspects-là, mais sur le terrain la réalité est bien différente, comme nous avons pu le constater en parcourant les terres kogis, affectées ici, par une mine de charbon à ciel ouvert exploitée par une multinationale, là par un barrage qui a fait disparaître dans l'indifférence plus de 23 sites « sacrés » ou sites à haute valeur.

Dans le champ patrimonial et culturel, la restitution de biens culturels autochtones détenus par des musées me semble un champ de réflexions particulièrement important. Dans la Sierra, j'ai été frappée par l'abondance de vestiges des cultures précolombiennes que l'on peut trouver dans les vitrines des musées, et on peut en imaginer bien plus en réserve. Certains de ces objets, dont les perles de quartz, ou «tumas», sont encore largement utilisés par les communautés de la Sierra qui en connaissent le sens et les modalités d'utilisation. Des démarches de restitution ont été mises en œuvre en Amérique du Nord, en Australie et en Afrique pour contribuer à réparer les torts subis par les populations autochtones durant la période coloniale. Comme le met en avant Marie-Pier Fullum-Lavery et al. (2022) : *«la restitution des articles culturels autochtones détenus par des musées est un geste qui a de fortes dimensions symboliques et contribue à la survie culturelle, à la revitalisation des communautés, à la préservation des connaissances sacrées et à la souveraineté politique autochtone.»*

D'un point de vue culturel, cette expérience en terres colombiennes a donné plus de force à une idée qui m'avait déjà traversé l'esprit, un peu à l'image du conservatoire du littoral, créer une association qui puisse acquérir des sites archéologiques à forte valeur symbolique afin de minimiser, par la maîtrise foncière, le risque de dégradation et la perte de notre mémoire culturelle.



Le tissage ou comment « penser le monde »

La tentative de dialogue ouverte entre scientifiques et communauté kogi/kággaba trouve son expression symbolique dans le tissage, une activité qui occupe une place particulièrement importante au sein des sociétés de la Sierra Nevada de Santa Marta. Les hommes « tissent » leurs vêtements et les femmes des mochilas (petits sacs réalisés en figue, une fibre végétale ou en laine). Qu'elles marchent, s'occupent des enfants ou écoutent nos échanges, elles tissent. Pour eux, penser, c'est tisser. De ce que j'ai pu comprendre de la pensée kogi, il existerait une immense toile, une immense trame invisible, qui relierait les composantes du monde et dont il conviendrait de prendre soin.

Les fils de cette « toile » sont matérialisés par les petits fils de coton qui ont été noués à nos poignets à notre sortie du territoire kogi et que je garderai jusqu'à ce qu'ils se détachent naturellement. Peut-être est-ce le temps nécessaire à l'intégration de ce lien en moi, de manière plus subtile ?



Pendant de longues heures de dialogue, autour d'un rocher, devant ou dans une *nuhe*, ou en cercle, nous avons appris à tisser des relations entre nous, scientifiques ; entre scientifiques et l'équipe de Tchendukua, sous forme d'échanges, formels et informels ; enfin entre Occidentaux et Kogis. Ces moments ont été d'une fertilité incroyable, comme une invitation à redécouvrir le plaisir du dialogue, de la réflexion croisée, pour moi qui suis peu loquace et qui ai tendance à m'ennuyer quand les discussions se prolongent.

On a pris le temps. Et au final, j'aurais voulu que ces moments se prolongent indéfiniment, il y a tant à dire, tant à découvrir, sur tellement de sujets passionnants : les pierres, les étoiles, l'eau, les arbres, les animaux... le plastique !

Cette toile d'échange et de relations s'est densifiée au fil des jours, des rencontres, des histoires, chaque jour de nouveaux fils, de nouvelles couleurs venaient s'y agréger. L'ouvrage ainsi initié s'est consolidé pour pouvoir construire quelque chose ensemble, favoriser la circulation des idées et des pensées au sein de la toile.



Les Kogis nous ont ouvert l'esprit à la perspective d'un réseau de relations qui va au-delà de celles entretenues entre humains : à travers leurs chants et leurs danses d'abord, faites pour entrer en relation avec les animaux (colibri, couleuvre, etc.), les végétaux, les éléments (eau, tonnerre, etc.) ; les liens entre les hommes et les lieux à travers les offrandes. On pourrait aussi mentionner les relations entre les vivants et les ancêtres, les relations des sites sacrés avec le règne animal, des montagnes avec les nuages mais il y en aurait aussi sans doute une multitude d'autres que nous n'avons pas eu le temps d'entrevoir ou d'aborder.

Pour les Kogis, les lieux eux-mêmes sont interconnectés à une échelle globale, mondiale. Un exemple pour illustrer est l'échange que Luis et moi-même avons eu sur un site à pétroglyphes. Il m'a dit que les anciens expliquaient qu'il y avait de l'autre côté de la mer des sites semblables. Il m'a demandé si nous avions des sites similaires « allá », là-bas, chez nous. J'ai pu lui répondre que oui, des rochers sur lesquels sont gravés des cupules, des lignes, des cercles concentriques..., oui, nous en avons.

Les relations... c'est drôle, c'est le sujet de ma thèse et des recherches que je mène depuis 25 ans à travers l'étude de la circulation des roches utilisées durant la Préhistoire pour reconstituer les connexions entre les sites, les sources de matières premières et entre les groupes culturels, les échanges. **Un sujet que je n'ai jusqu'à présent, j'en prends conscience, qu'effleuré la partie visible et qui prend une profondeur, une dimension insondable, vertigineuse au contact des Kogis.**

Si je m'éloigne un peu de mon regard d'archéologue, cette expérience a fait vibrer en moi de nombreuses cordes qui touchent autant à l'écologie, aux questions de citoyenneté, de spiritualité, que d'injustice et d'engagement. La découverte de la Sierra Nevada de Santa Marta m'a amenée à me poser une question essentielle, celle du monde dans lequel nous voulons vivre ? Les territoires, que nous avons eu la chance de parcourir, offrent des visages particulièrement contrastés : harmonie, paix, beauté dans les hautes terres de la Sierra vs béton, bruit, conflits dans les zones modernes et urbanisées. Sans forcément opposer, rejeter les deux mondes, serait-il possible d'explorer un juste milieu ? Il me semble que si nous pouvons bénéficier de la sagesse des Kogis, les Kogis peuvent également bénéficier du monde moderne. J'ai en effet été impressionnée par la façon dont ils avaient su utiliser les nouvelles technologies pour créer un système d'informations géographiques en ligne sur les sites sacrés. Pour moi, cette rencontre ouvre plusieurs pistes d'action dans le champ culturel et patrimonial, en faveur de l'accompagnement pour l'élaboration de dossier, de la restitution d'objet, de la recherche, et de la protection des lieux. Elle m'incite à contribuer au soutien à mon échelle de l'action de Tchendukua qui littéralement fait « *surgir de terre des villages entiers.* »



“Colonialisme vert”

quand la protection de la nature se retourne
contre ses gardiens *Par Pauline Thiériot*

Face aux changements climatiques et à l'effondrement de la biodiversité, les projets de conservation de la nature se multiplient. Mais, derrière ces bonnes intentions affichées se cachent trop souvent des violations des droits des peuples autochtones, et ce, pour une efficacité discutable du point de vue environnemental. Pourtant, les peuples autochtones restent les meilleurs gardiens de la nature : leurs territoires abritent 80% de la biodiversité mondiale.



Peuple Baka, République du Congo © Fiore Longo/Survival

Création d'aires protégées, « solutions fondées sur la nature », volonté d'atteindre une « neutralité carbone »... De multiples solutions sont avancées pour faire face aux enjeux écologiques actuels. Mais quelles sont les conséquences de ces programmes sur les peuples autochtones de la planète, et quelle est leur efficacité réelle ? Les solutions fondées sur la nature, par exemple, désignent « les actions visant à protéger, gérer de manière durable et restaurer des écosystèmes naturels ou modifiés (...), tout en assurant le bien-être humain et en produisant des bénéfices pour la biodiversité », d'après la définition de l'UICN. A première vue, tout porte à croire qu'il s'agit d'une excellente idée. Mais Fiore Longo, directrice de Survival International France, porte sur elles un regard très critique : « le nom de “solutions fondées sur la nature” n'est pas très honnête, il s'agit plutôt de “solutions fondées sur le marché” ! Elles reposent sur l'idée de transformer la nature en capital. Par exemple, si on protège une forêt, on évite les émissions de carbone qui auraient été dues à la

destruction de cette forêt. Ou alors, si on plante des arbres dans un espace où il n'y en avait pas, ces arbres vont absorber du carbone. Le carbone absorbé par les nouveaux arbres plantés, ou grâce aux aires protégées, peut être transformés en crédits carbone. Cela pose problème, car cela veut dire que les entreprises et organisations peuvent continuer à polluer d'un côté, si elles “compensent” de l'autre.

Un autre problème, le principal pour nous à Survival, c'est que **ces solutions vont être appliquées sur les terres des peuples autochtones**. Pour réaliser le potentiel d'atténuation du changement climatique visé par les Solutions fondées sur la Nature, il faudrait planter des arbres sur une superficie estimée à près de 700 millions d'hectares, soit presque la taille de l'Australie. Où va-t-on trouver ces terres ? **Il est évident que de nombreux peuples autochtones et communautés locales, parmi les moins responsables de la crise climatique, risquent de perdre leurs terres.**

Cela pose aussi une question d'efficacité, car la plupart des arbres plantés sont des monocultures à croissance rapide, qui relâcheront le carbone une fois coupés ou s'ils brûlent, car ils sont très sensibles aux incendies. »

Accaparement des terres

Outre le boisement, la création d'aires protégées est une autre des solutions privilégiées des programmes de conservation. Lors de la COP 15 sur la biodiversité à Montréal en décembre 2022, 196 états signataires se sont engagés à protéger 30% de la planète d'ici à 2030. Là encore, cela semble une excellente idée, mais de nombreuses organisations, comme Survival ou Amnesty International, pointent les **risques d'accaparement des terres et de violation des droits des peuples autochtones**. Le modèle adopté est souvent celui de la « conservation-forteresse », selon lequel il faut éliminer toute présence humaine, à part le tourisme et la chasse privée (safaris de luxe). Les populations locales sont quant à elles accusées d'exercer une pression excessive sur l'environnement, et de « braconnage » lorsqu'elles chassent pour leur subsistance, et ce, même quand leur mode de vie traditionnel repose sur le respect de la forêt et la recherche d'équilibre. Les exemples, en Afrique et en Asie surtout, sont nombreux : la création de parcs a entraîné le déplacement d'environ 14 millions de personnes pour la seule Afrique, et s'accompagne souvent de multiples violations des droits humains (intimidations des opposants, assassinats, tortures, arrestations arbitraires...) Suite à la création d'aires protégées, des communautés Bakas, qui vivent traditionnellement de la chasse, de la pêche et de la cueillette, se voient privées de leurs terres, de leurs moyens de subsistance et de leurs traditions. En Tanzanie, des communautés Massais vivant dans la zone de conservation de Ngorongoro et aux alentours risquent d'être expulsées pour faire place notamment à des réserves privées : 150 000 personnes pourraient être affectées.

Mines et éoliennes

Le « colonialisme vert » prend parfois un autre visage, quand il s'attaque aux terres des peuples autochtones au nom de la transition énergétique. Si la nécessité de sortir des énergies fossiles ne fait aucun doute, le développement des énergies renouvelables pose aussi de nombreux problèmes.

A Jujuy, dans le nord de l'Argentine, les terres des communautés autochtones sont menacées par l'extraction du lithium nécessaire à la production de batteries. Au printemps 2023, alors que le gouvernement de la province cherchait à modifier la législation pour faciliter cette exploitation, un important mouvement de protestation a vu le jour. Il a été brutalement réprimé par les autorités.

En Arctique, les Samis, dernier peuple autochtone d'Europe, voient leur territoire fortement menacé. Mines de cuivre pour les batteries, champs d'éoliennes, barrages..., mettent en péril tant la biodiversité que leur culture. La transition énergétique devient alors un danger bien plus immédiat que le changement climatique, dont ils sont pourtant parmi les premières victimes.

Retisser les liens avec la nature

D'après Fiore Longo, le problème vient aussi de notre perception de la nature : un imaginaire de nature sauvage, externe aux humains. Pour certains, comme l'anthropologue et dessinateur Alessandro Pignocchi, protection et exploitation sont les deux faces d'une même pièce : elles relèvent d'une même conception utilitariste de la nature, qu'on la protège pour notre bien-être, ou qu'on l'exploite dans notre intérêt¹. Cette approche entretient l'illusion qu'il est possible de répondre aux questions environnementales sans remise en question profonde de notre mode de vie. Mais la création d'aires protégées, même sur 30% de la surface de la planète, ne

saurait enrayer l'effondrement de la biodiversité et l'emballement climatique si, sur les 70% restants, la pollution et la surexploitation se poursuivent à un rythme effréné.

Les peuples autochtones, dont les Kogis, sont porteurs d'une toute autre approche : loin de l'idée de conservation-forteresse, ils proposent de (re)trouver un équilibre entre activités humaines et le reste du monde. Faire à nouveau partie de la nature, en somme.

Peuple Massai, Tanzanie © Fiore Longo/Survival

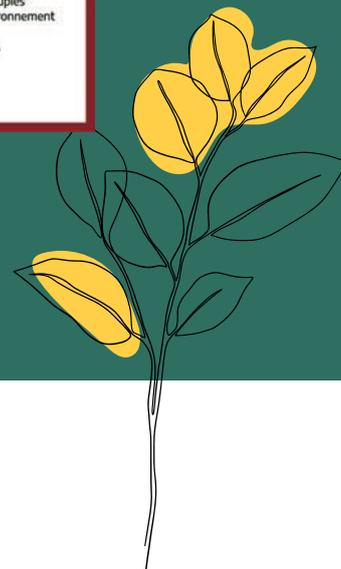
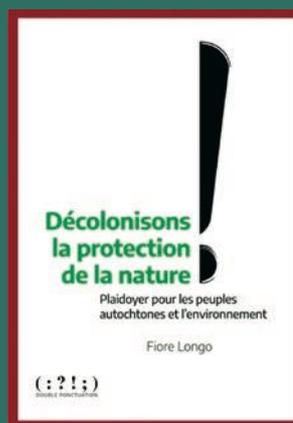


EN SAVOIR PLUS

Fiore Longo, *Décolonisons la protection de la nature !*

Plaidoyer pour les peuples autochtones et l'environnement –

Editions Double Ponctuation

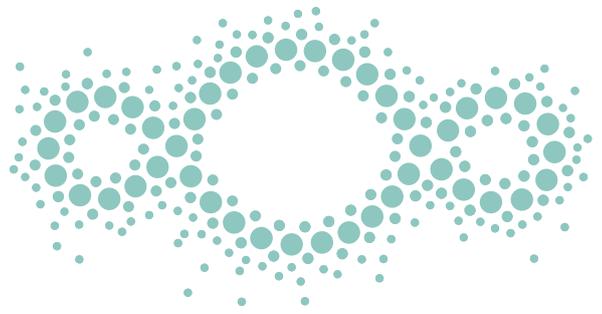


1. *Ethnographie des mondes à venir*, Alessandro Pignocchi et Philippe Descola.

Histoire d'un logo

Le troisième paradis, un symbole d'espoir à portée universelle

Par Eric Julien



Lancé en 2003 et porté par un symbole conçu à partir du signe de l'infini mathématique, le troisième paradis est appelé à prendre la suite des deux premiers, qui incarnent chacun la relation de l'être humain à son environnement dans l'histoire de l'humanité. Le premier paradis représente celui où les êtres humains étaient totalement intégrés à la nature. Le deuxième est un paradis artificiel développé par l'intelligence humaine, la science et la technologie. Le troisième paradis est une nouvelle phase harmonieuse et responsable dans laquelle l'artifice et la nature doivent retrouver le chemin de l'équilibre. Ce nouveau stade de civilisation planétaire qui consiste à avoir une « responsabilité individuelle dans une vision globale » se révèle nécessaire pour assurer notre survie.

L'œuvre de Pistoletto a été reprise à Genève (Palais des Nations Unies), à Paris (Louvre), à Florence, dans l'Oxfordshire...

Michelangelo Pistoletto

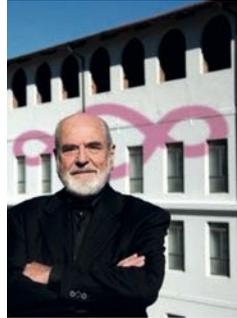


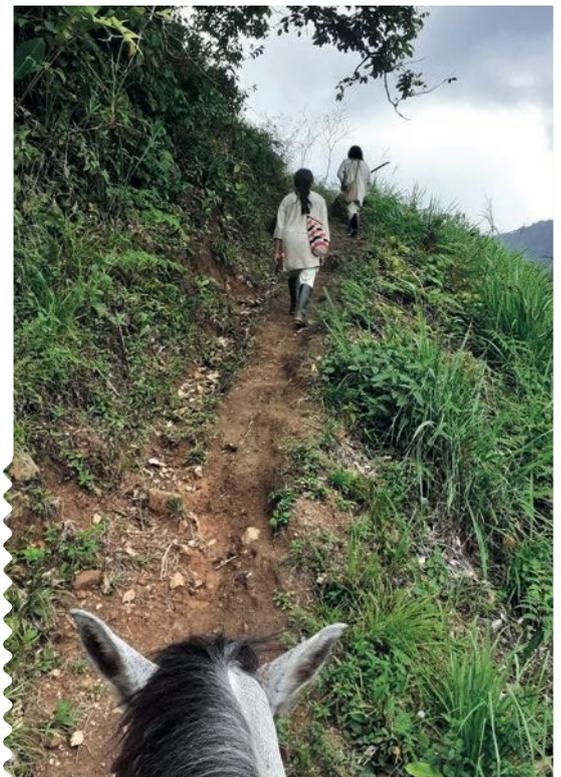
Figure majeure de l'art contemporain, Miguelangelo Pistoletto est connu pour ses tableaux miroirs (quadri specchianti) qui permettent aux spectateurs d'entrer dans l'œuvre, procurant une sensation de vertige. Membre fondateur du courant de l'Arte Povera, il crée des moulages à partir de matériaux pauvres comme le chiffon (Vénus aux chiffons) et n'a de cesse d'affirmer sa volonté de réinventer l'art, de le sortir des lieux d'expositions pour créer une rencontre entre la nature et le quotidien.

Merci à Miguelangelo Pistoletto, pour avoir autorisé l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs à utiliser son logo dans le cadre de son projet Shikwakala. Photo - Rencontres photographiques d'Arles

Ils nous ont ouvert le chemin

Avec le temps qui passe, on pourrait oublier la présence essentielle de ceux et celles qui ont permis qu'une histoire advienne, que des possibles surgissent. Qu'ils et elles soient ici chaleureusement remerciés.

Gentil Cruz (†). Métis colombien, pilier de Tchendukua en Colombie, il s'était fait l'avocat des sociétés autochtones de son pays. Il sera enlevé et assassiné par les paramilitaires en février 2005. Quelques mois avant sa mort, il tenait ces propos : « Mon rêve serait que les non-indiens, les "civilisés" comme ils s'appellent eux-mêmes, arrivent à comprendre un peu les Indiens. Cela prendra du temps, mais le non-indien va devoir commencer à penser la nature, en fait à se penser lui, à ce qu'il est. Les Indiens peuvent encore nous enseigner cette réalité. Ils n'ont pas oublié qu'ils font partie de la nature. »



Françoise Callier. Grande voyageuse, connaissance avertie du monde de la photo, elle a été commissaire de nombreuses expositions, elle se passionne pour les livres d'enfants, des collages qui donnent vie à des récits singuliers. «En 1998, j'ai rencontré Eric Julien au festival "Visa pour l'image". A l'époque, il se demandait comment acquérir et restituer les premières terres. J'ai évidemment pensé, que la première chose à faire, c'était d'acheter une première terre pour être crédible. J'avais fait un petit héritage. Avec mon fils Jean Werner, nous avons acheté deux terres choisies par les Kogis. Ils sont aussi venus chez moi à Paris, nous avons beaucoup ri. Depuis, les grands frères m'ont fait le plus beau cadeau du monde, ils m'appellent maintenant "Paquita La mama". Ça m'a beaucoup émue.»

Pierre Richard. C'est dans une soirée «test vins» organisée par Eric Bazin que nous nous sommes rencontrés. Si l'acteur et le comédien Pierre Richard sont bien connus du grand public, son intérêt, voire son affection pour le monde amérindien reste peu connu. Il a accepté de s'engager dans l'aventure avec une grande générosité. Il est aujourd'hui Président d'honneur de Tchendukua. «Malgré tout ce que nous avons fait subir aux Kogis, ils ne désespèrent pas qu'un jour on puisse se parler et apprendre les uns des autres. Ne serait-ce que pour cela, il faut les accueillir, continuer à espérer, ne pas baisser les bras, pour ceux qui arrivent, les nouvelles générations.»

Edgar Morin. Patriarche de la pensée complexe, philosophe, sociologue, longtemps Edgar Morin a disposé d'un petit bureau dans les locaux de l'UNESCO à Paris. C'est là qu'il nous a annoncé accepter de parrainer l'association Tchendukua. –



«L'idée de développement, qui s'est imposée à la planète tout entière, est habitée par la croyance que tout ce qui vient de l'Occident est bénéfique, tandis que tout ce qui ressort des cultures indigènes est un tissu de superstitions. (...) L'idée que je nourris, c'est qu'il faut chercher l'osmose entre les civilisations et les cultures, c'est-à-dire se mettre, pour notre part, en situation d'apprendre ce qu'il y a d'important chez les peuples indigènes, faire vivre ce rendez-vous du donner / recevoir que Léopold Sédar Senghor appelait de ses vœux.»

Geneviève Morand. «Qu'est-ce qui nourrit nos chemins ?» C'est une émission de radio sur France Inter qui incitera Geneviève, consultante, experte reconnue dans le monde du management et de l'intelligence collective, à rejoindre l'aventure en créant l'association Tchendukua Suisse comme fondatrice puis comme Présidente d'honneur afin d'animer et développer ses activités en Suisse Romande. «La Vie nous invite parfois à de longs compagnonnages, parsemés de fulgurances. C'est ce que je vis avec Eric Julien, fondateur de l'association Tchendukua, et le peuple kogi depuis 25 ans. J'aime replonger dans les circonstances des débuts. Car tout commence par un rêve et des rencontres. J'ai découvert le rêve de la restitution des terres aux Kogis un dimanche en écoutant Eric à la radio. Le lundi, je l'ai appelé. Le mercredi je prenais le TGV Genève - Paris. Et la semaine suivante, l'acteur Pierre Richard et moi signions un accord de co-production rendant possible la réalisation du premier film d'Eric Julien "Le Chemin des 9 mondes". Pouvoir accompagner une aventure aussi cruciale pour la révolution du regard à laquelle nous sommes conviés est un privilège et résonne très fortement en moi.»

Jacqueline Bac. En 1997, lorsque nous avons décidé de lancer la première opération «1000 personnes pour une terre», Jacqueline a spontanément répondu «d'accord!». Création de l'association, gestion, comptabilité, réponses aux questions des adhérents, le travail de Jacqueline est peu visible, il est pourtant lumineux et essentiel. «J'ai toujours eu une relation singulière avec la Colombie. Un pays que j'ai connu il y a longtemps, avec ma sœur. Quand j'ai découvert cette histoire avec les Kogis, cela m'a touchée. C'était l'occasion de nourrir mon lien avec ce pays, mais aussi de contribuer à une aventure pour moi essentielle. La question du rapport à la terre est une question fondamentale, je le sens quand des adhérents nous appellent, ou nous partagent les raisons de leur engagement.»

Merci aussi aux président(e)s, membres du CA (actuel ou passé) et à tous les partenaires, adhérents, ami(e)s qui se sont engagé(e)s magnifiquement pour que vive cette association, au service de la vie. Parmi eux, elles :

Jean-Pierre Chometon / Marie-Hélène Straus / Michel Podolak / Edith Ansard / René Charles-Millet (†) / Etienne Boespflug (†) / Jacques Clérissi (†) / Muriel Fifils / Véronique Petitjean / Madeleine Della Rovere et tant d'autres.

Les dessous de la lettre

Découvrez les 15 contributeurs de ce numéro

Géographes, naturalistes, physico-chimiste, mathématicien, hydrologue, archéologue, explorateurs, aventurières, chercheurs, dessinateurs, graphiste, photographes, anthropologues, ingénieurs, chef d'orchestre, leader communautaire, kogi, jeunes, humains...



Arregocés Conchacala

Gouverneur kogi de l'Organización Gonawindua Tayrona, organisation qui représente les Kogis auprès de l'Etat colombien.



Eric Julien

Co-fondateur et directeur de l'association Tchendukua - Ici et Ailleurs, j'ai aussi contribué à créer l'Ecole Pratique de la Nature et des Savoirs dans la Drôme. Géographe des imaginaires, je tente de retrouver les fils ténus qui nous relient au vivant, et dont nous sommes les exilés.
www.tchendukua.org
www.ecolenaturesavoirs.com



Luis Alimaco

Kogi de la Vallée de Chendukua, je suis gestionnaire de territoire ancestral et leader communautaire.



Céline Bressy-Leandri

Docteur en Préhistoire, je suis ingénieure de Recherche du Ministère de la Culture (service régional de l'archéologie de Corse, Ajaccio). Mes recherches portent sur la caractérisation et la provenance des matériaux siliceux taillés durant la Préhistoire (silex, obsidienne). J'ai rejoint le comité scientifique de Tchendukua en avril 2023.



Emma Haziza

Hydrologue, je débute une thèse en Sciences du risque et gestion des crises à l'Ecole doctorale des Mines de Paris en 2003. J'oriente alors mes recherches scientifiques vers l'optimisation de la gestion du risque inondation en France et développe une lecture pluridisciplinaire. J'ai rejoint le comité scientifique de Tchendukua en avril 2023.



<http://www.mayanelabs.com/>



Béatrice Kremer-Cochet et Gilbert Cochet

Nous avons fondé avec un groupe d'amis l'association Forêts sauvages. Tous deux agrégés de l'Université, experts au Conseil Scientifique Régional du Patrimoine Naturel et, par-dessus tout, naturalistes de terrain passionnés, nous parcourons ensemble la planète et auscultons l'état du milieu naturel depuis plusieurs décennies. Nous avons coécrit « L'Europe réensauvagée » (Collection Mondes Sauvages, Actes Sud, 2020) et avons rejoint le comité scientifique de Tchendukua en avril 2023.

Nathalie Michel

Docteure en physico-chimie des matériaux, je suis détachée de l'Education Nationale sur un poste d'ingénieur chercheur au laboratoire SUBATECH (Nantes) depuis 15 ans. J'ai rejoint le comité scientifique de Tchendukua en avril 2023.

Cédric Villani

Spécialiste de l'analyse mathématique, je travaille sur des problèmes issus de la physique statistique, de l'optimisation et de la géométrie riemannienne. Je suis lauréat de la médaille Fields en 2010 et ai rejoint le comité scientifique de Tchendukua en avril 2023.

Jean-Louis Michelot

Devenu géographe et naturaliste après un doctorat consacré au fleuve Rhône, j'ai consacré ma vie professionnelle à la prise en compte de la nature dans l'aménagement du territoire. Je parraine le projet Shikwakala depuis 2023.

Jacqueline Bac

Un documentaire sur l'art précolombien au cinéclub de mon lycée m'a donné envie de découvrir la Colombie...
Co-fondatrice de Tchendukua -

Ici et Ailleurs, je suis chargée de l'administratif, de la comptabilité et des relations avec les adhérents et les donateurs.

Pauline Thiériot

Formée en langues étrangères et en action et droit humanitaires, je suis chargée de mission pour Tchendukua depuis 2017. Je m'occupe du suivi des projets en Colombie et des relations partenariales.

Michel Podolak

Président de Tchendukua - Ici et Ailleurs depuis décembre 2022, j'ai longtemps été chef d'orchestre et chef de chœur. Intervenant en entreprise, je m'efforce avec d'autres d'ouvrir sans cesse des fenêtres de réflexion, créer des passerelles pour relier, convaincu que c'est ensemble que le futur doit se dessiner.

Marylin Gourdon

Graphiste pour Tchendukua - Ici et Ailleurs depuis 15 ans. Je suis ravie de faire partie de l'aventure kogi. Ils sont mes grands frères, je suis leur petite sœur.

Lise Fabbro

Mon enfance, des lectures et mes années en Colombie sont venues percuter ma sensibilité à l'écologie politique. Formée à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, je suis chargée de mission à Tchendukua depuis 2019, en charge du suivi des projets en France, des relations partenariales et de la communication.

Credit photos : Eric Julien, Pauline Thiériot, Lise Fabbro / Credit cartes : Isabelle Desse, Graphisme : Calandre / Impression : Corlet - Condé-sur-Noireau / papier recyclé.



LE SEUL, LE VRAI, L'UNIQUE VOYAGE, C'EST DE CHANGER DE REGARD. Marcel Proust



Shikwakala

Diagnostic de santé territoriale
Territorial health diagnosis

Principales étapes de la venue des Kogis en septembre/octobre 2023 pour le dialogue entre sciences et connaissances traditionnelles. D'autres escales sont prévues en Corse, à Rophin et en Ile-de-France.

Au programme : **diagnostics** de terrain, **dialogue** avec des scientifiques, **rencontres** institutionnelles, **événements** grand public.

À vos agendas

Trois **CONFÉRENCES PUBLIQUES** à ne pas manquer ! En présence de la délégation kogi et de scientifiques participants au projet.

- Jeudi 5 octobre** à Lyon (INSA)
- Lundi 9 octobre** à Grenoble
- Dimanche 15 octobre** à Paris (La Seine Musicale)

→ **Informations et réservations :**
www.tchendukua.org



ROPHIN

GENÈVE

PARIS

CORSE

MONT BLANC



Merci à nos partenaires



Tchendukua
Ici et Ailleurs

Association Tchendukua - Ici et Ailleurs / 11 rue de la Jarry / 94300 Vincennes
Tél. 01 43 65 07 00 / tchendukua@wanadoo.fr / www.tchendukua.org